56e ANNÉE — FÉVRIER 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC



JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES
ET
SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Paraît le 15 — *le Numéro 1f.*

SOMMAIRE

	Pages
Préjugés et Spiritisme, D. de Montreynaud	73
Spiritisme et Cryptopsychie, Boirac	85
Causeries sur l'Education, Algol	94
La Suprême offrande, M. Benoit-Robin	98
Où sont les trépassés, E. Schæffer	100
Aux mânes de William Stead, D. Delaunay	100
La Religion de l'Evolutionnisme	101
Communication d'un vrai croyant ayant vécu et pratiqué toute sa vie la doctrine spirite	122
Jean Reynaud, Algol	123
Terre et Ciel, Jean Reynaud	126
Causeries Philosophiques, E. Guibal	132
Suspension des mouvements du cœur, Dupouy	135
L'Evolution des Sciences Psychiques, M. J.	136
Fantôme Napolitain, Boyer Rebiad	138
Congrès de Genève	140
Les Conférences	142
Livres nouveaux	144
Pensée du mois de Mars	144

BUREAUX : 42, Rue Saint Jacques — PARIS
PRÈS LA SORBONNE & LE COLLÈGE DE FRANCE

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
Copyright by Leymarie 1913

LA REVUE SPIRITE

Chaque numéro **mensuel**, in-8° jésus, comprend 64 pages de texte et des pages d'annonces réservées aux ouvrages les plus recommandés. Les lecteurs y trouveront une suite d'articles philosophiques et moraux, des études et conférences, des nouvelles et actualités, et des comptes rendus détaillés de tous les phénomènes, expériences et ouvrages nouveaux concernant la doctrine. — Le numéro de Décembre contient la couverture imprimée, le sous-titre et la table des matières pour l'année. **Plusieurs numéros sont illustrés.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France et Colonies françaises.....	**10** fr. par an
Europe.....	**12** —
Outre-mer.....	**14** —

L'abonnement part de tout mois et se paie à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, de 768 pages, **10** fr. l'année, port en plus. — PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE. — *Reliure ½ basane solide et soignée*, de 1858 à 1892, **3** fr. ; à partir de 1893, **3** fr. **50** par volume.

AVIS IMPORTANT

Prière à nos abonnés de bien vouloir envoyer comme d'habitude le montant de leur abonnement en un *mandat-poste* à l'ordre de M. Paul LEYMARIE.

Pour l'étranger, il peut nous être envoyé directement en une traite sur Paris, mandat-poste international, ou par l'intermédiaire des libraires. Les abonnements français (France et Colonies Françaises) sont considérés, conformément aux habitudes, comme renouvelés d'office pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous ont pas fait parvenir un ordre contraire.

TOUS LES ABONNEMENTS DE JOURNAUX ET REVUES SE PAIENT A L'AVANCE

AVIS TRÈS IMPORTANT

LA LIBRAIRIE SPIRITE fournit, *contre mandat-poste*, **tous les ouvrages** parus en librairie, à Paris, le port en sus (10 % de leur valeur pour la France et 20 % pour l'étranger. Recommandation : France **0.10**, Etranger, **0.25** par colis.

Envoi du catalogue contre **15** *centimes en Timbres-Poste* **français.**

Toutes les correspondances, *mandats-poste*, quel qu'en soit l'objet, doivent être adressés à **M. P. LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques, PARIS. — **Téléphone 819-53.**

56e ANNÉE — FÉVRIER 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P. G. LEYMARIE

DIRECTEUR GÉRANT
DEPUIS 1901
PAUL LEYMARIE FILS

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ — PAS DE SALUT

PRÉJUGÉS ET SPIRITISME

Ouvrage inédit par M. DUBOIS DE MONTREYNAUD

(Suite.)

La conscience. Le préjugé

Il résulte du plus ou moins grand développement de cette conscience subliminale une conséquence très importante. Certains éléments de cette conscience peuvent subitement faire irruption dans le champ de la conscience ordinaire. Comme le sujet qui les perçoit ne saurait en déterminer l'origine, ils revêtent à ses yeux la forme d'impulsions mystérieuses, d'inhibitions, d'idées obsédantes et même d'hallucinations de la vue et de l'âme, et il est amené à conclure à la coopération objective constante de ces éléments à tous les actes de sa vie, dans la mesure de ses dispositions et aussi de ses acquits.

Myers généralisant ce phénomène aussi fréquent qu'inexpliqué appelle « Automatisme sensoriel », ou moteur émotif ou intellectuel tout ce qui résulte des incursions de la conscience subliminale dans le champ de la

conscience ordinaire. Or, cette définition paraît s'appliquer à une théorie, à une observation psychologique toute personnelle qui paraît plutôt un postulat qu'une affirmation exacte. Le Spiritisme est plus affirmatif et ainsi que je l'ai déjà dit, il nous enseigne que notre conscience profonde renferme jusqu'à la dernière, toutes les impressions qui l'ont affectée au cours des nombreuses existences antérieures, et que les incursions de cette conscience subliminale dans le champ de la conscience ordinaire sont provoquées et voulues par notre déterminisme, c'est-à-dire, par notre propre destinée elle-même dont les arrêts doivent nécessairement être accomplis avec la participation continue de notre libre arbitre.

La conscience. Le Spiritisme

Cette solution est simple, rationnelle et donne pleinement satisfaction à nos inquiétudes et à nos préoccupations.

Au surplus, je puis sur ce point apporter entre autres témoignages corroborant la théorie de cet automatisme ou prédestination bien déterminée, qui n'est qu'une manifestation de l'action de notre destinée, celui de la philosophie contemporaine qui admet comme certainement existante la « région subliminale ». Elle indique qu'en dehors de toutes autres propriétés particulières, cette région est bien le rendez-vous, le réceptacle de la totalité des impressions, soit clairement conscientes, soit inconscientes qui, petit à petit s'élaborent d'après les lois ordinaires de la psychologie et de la logique, et peuvent atteindre une tension assez forte pour faire explosion dans la conscience ordinaire. Or, cette tension, cette expansion d'un plan sur l'autre reste inexpliquée, inexplicable même pour la Philosophie contemporaine, alors que le Spiritisme donne la clef de cette troublante énigme ; et en cela, il n'innove pas, car il est bien, au sens ésotérique du mot, cette Religion universelle et non point la ou une religion. Il nous enseigne et nous démontre aujourd'hui ce qu'il a enseigné et démontré depuis toujours, c'est-à-dire, depuis que l'homme a apparu sur notre globe. Il n'est donc ni un anachronisme, ni une survivance : il est la vérité, l'affirmation de la vérité et, partant, la négation du préjugé et de l'erreur. Intimement lié à l'idée religieuse, il est avec elle une fonction éternelle de l'Esprit humain. Il n'est pas une question relative à Dieu, mais une question relative avant tout à l'homme.

Il n'y a pas d'espèces fixes en psychologie. Et c'est pourquoi il serait téméraire de vouloir dogmatiser sur ce plan, quelles que soient les espèces qu'on veuille y envisager. La science officielle pas plus que les religions ne peuvent s'autoriser de privilèges parfaitement imaginaires pour décréter d'absolu, pour élever une barrière infranchissable à telles ou telles espèces, que par orgueil et par intérêt elles ont voulu s'approprier et conserver jalouse-

ment. La raison peut aujourd'hui capituler devant l'incompris, devant l'insondable, mais elle ne doit jamais renoncer à ses droits, car l'erreur d'aujourd'hui sera la vérité de demain, l'illusion de la veille sera la réalité de l'avenir: la lumière du jour fait place à la nuit. C'est dans l'ordre des choses.

L'invisible. Les forces inconnues.

La Psychologie, la Religion et le Spiritisme sont d'accord pour admettre qu'il existe des forces extérieures à la conscience première de l'individu et qui jouent dans son existence un rôle salutaire et rédempteur. Pour le psychologue, ce sont des forces subconscientes, opérantes et immanentes à l'individu agissant par incubation ou cérébration, pour la théologie orthodoxe ce sont des manifestations directes et surnaturelles de Dieu. Voici ce qu'enseigne le Spiritisme. Toutes les manifestations humaines dans le domaine matériel et dans celui de l'intelligence sont des émanations de l'Idée créatrice, de la Force de l'univers, du Grand-Tout, de la Providence, de Dieu. Tout est donc naturel ou surnaturel, comme l'on voudra. Le surnaturel à proprement parler et tel que l'admet le préjugé n'existe pas, puisque tout vient de la source du monde, de la source unique. L'acte matériel psycho-mécanique mis en avant par la Psychologie est aussi illogique que l'acte purement intellectuel attribué à la divinité. Le Spiritisme, laissant sur leur plan particulier la psychologie et l'orthodoxie, voit dans toute manifestation de la vie de l'homme des actes normaux, rationnels, logiques en relation directe avec la destinée de chacun. Cette destinée est un programme qui doit être scrupuleusement observé puisqu'il a été voulu par nous, qui en avons tissé la trame au moment précis ou, par la réincarnation, nous avons été remis en ce monde. Notre existence du moment n'est donc que la dernière en date de nos existences, s'ajoutant à nos existences déjà parcourues. Au cœur de ces précédentes existences notre conscience s'est enrichie de perfections et de mérites comme elle s'est aggravée des fautes que nous avons commises, nous l'avons déjà dit.

Ces mérites et ces fautes gravées à tout jamais dans notre conscience profondes ont indélébiles; elles exercent nécessairement, fatalement leur influence sur cette conscience mais n'apparaissent pas normalement dans la conscience superficielle et première. Néanmoins, comme il est démontré et admis que notre conscience première peut être influencée par des forces subconscientes, le Spiritisme conclue naturellement à ce que ces forces subconscientes aient leur siège dans la conscience subliminale ou profonde d'où leur force d'expansion peut les projeter au dehors, c'est-à-dire sur le plan de la conscience première. C'est là une action automatique dans laquelle notre entité, notre personnalité seule intervient en vertu même de la loi d'affinités et en

vertu aussi des lois d'action et de réaction. Les deux consciences s'interpénètrent, c'est certain ; et c'est cela même qui explique les communications fugitives de la seconde dans la première, autrement dit, les réactions de la conscience subliminale dans la conscience première.

On comprend très bien dès lors, que selon le plan où l'on s'établit, certains phénomènes apparaissent à nos yeux auréolés de surnaturel, ou qu'ils se présentent comme des exceptions inexpliquées et inexplicables par les lois de la nature. Or, est-il admissible qu'on attribue à l'intervention de Dieu, une dérogation aux lois qu'il aurait lui-même établies ? Ce serait une aberration. Ne serait-ce pas ainsi lui attribuer gratuitement de rompre l'harmonie parfaite, l'accord, l'ensemble merveilleux dont il est l'auteur ? Non ! Tout phénomène qui nous apparaît sur le plan physique comme sur le plan intellectuel est d'ordre purement naturel puisqu'il se manifeste dans la nature. Et de ce qu'il n'est pas donné à chacun de nous de les percevoir, nous devons déduire non pas qu'ils n'existent pas, mais bien plutôt que nos sens sont insuffisants et imparfaits, ou encore que nous ignorons les lois particulières auxquelles ces phénomènes obéissent.

Tout nous porte à croire, tout nous affirme que l'ordre préside au monde de l'intelligence comme il préside au monde physique, lesquels ne forment plus qu'une unité absolue. L'ensemble des humanités constituées de chaque humanité distincte forme bien une série progressive d'êtres pensants, depuis les intelligences rudimentaires jusqu'à celles les plus élevées qui peuvent contempler Dieu dans sa gloire et comprendre ses œuvres les plus sublimes. Ainsi tout s'harmonise, tout s'explique ; notre humanité terrestre trouve sa place dans les degrés inférieurs de la vaste hiérarchie de l'Univers et consacre ainsi l'unité du plan divin. Cette conception philosophique est sans doute des plus élevées et digne de la majesté de Celui que l'on dénomme aussi le Grand architecte de l'Univers. Tout témoigne en sa faveur, au mépris des arguments et des dédains de la science et de la philosophie officielle.

Le monde physique et le monde intellectuel s'interpénètrent quel que soit leur rôle dans l'Univers : les influences qu'ils dégagent ne sauraient déborder le cadre dans lequel ils évoluent, et la conclusion s'impose qui établit que tous les phénomènes qui s'y produisent ont certainement leur cause dans des forces qui s'exercent sur leur plan.

C'est l'évidence même ; et il est démontré que nous ne pouvons être affectés objectivement que par des sensations ayant leur cause extérieurement à nous, mais appropriées à notre double nature physique et morale. L'expérience de tous les jours justifie cette théorie. En effet, les phénomènes matériels, je veux dire ceux qui tombent sous un de nos sens, se répercutent inégalement sur eux, à raison même du degré de développement de ces sens. La délicatesse du toucher rendra sensible à l'un ce qui échappera à celui

dont le tact sera rude et épais. Il en est de même des phénomènes de la vue et de l'ouïe. C'est ce qui explique qu'il y a certainement, quoique en petit nombre, des hommes qui ont une clairvoyance qui leur permet de voir des matérialisations très subtiles qui échappent au très grand nombre. Il en est de même pour la clairaudience. L'histoire de tous les temps nous apprend que des manifestations spéciales, affectant tout particulièrement les clairvoyants et les clairauditifs se sont produites sur tous les points du monde terrestre au grand étonnement de la masse qui ne pouvait voir ou entendre ce que quelques-uns seuls voyaient et entendaient.

N'en est-il pas de même sur le plan intellectuel? Pourrions-nous nier que les lois du plan physique qui sont établies d'une manière incontestable n'ont pas leurs correspondantes, ne s'exercent pas aussi sur le plan intellectuel avec les particularités spéciales d'adaptation, suivant les espèces différentes? Pourrions-nous ne pas reconnaître que les grandes idées, les pensées sublimes qui sont le privilège des hommes de génie, ne résultent pas, elles aussi, d'une invasion de forme-pensées particulières dans une intelligence plus affinée ou plus spécialement adaptée à les recevoir?

Mais alors se pose le problème troublant de remonter aux sources d'où émanent ces formes-pensées ! Est-ce à la conscience subliminale et profonde? Est-ce à l'invisible qui nous pénètre ? A l'une et à l'autre, nous répond le Spiritisme, et cette théorie nous paraît absolument d'accord avec la raison et l'expérience. C'est démontré en ce qui est de la conscience aussi bien qu'en ce qui touche à l'Invisible et aux forces inconnues de l'Invisible.

Il n'y a pas d'effet sans cause, disent la science et la sagesse éternelle. Et de ce que nous sommes trop bornés, trop peu clairvoyants pour arriver à rattacher l'effet à sa cause, sommes-nous fondés à vouloir infirmer ce principe de nature et nous dérober aux recherches de la vérité et à son explication? Ce serait-là une grave hérésie.

Si nous jetons un regard sur le passé, ne trouvons-nous pas dans l'expansion extraordinaire de la science, dans le domaine matériel et intellectuel, la confirmation de ce qui précède (1)? Les utopies d'il y a cinquante ans, les voyages de J. Vernes dans le monde du merveilleux se réalisent et passent dans le domaine des certitudes et de la réalité. La télégraphie sans fil n'est-elle pas l'aurore d'une découverte plus merveilleuse encore : la transmission de la pensée, l'échange, l'interpénétration des effluves encore inconnues qui servent de véhicule à la pensée ?? Et sur ce plan? Peut-on, sans en être écrasé, envisager les conséquences, la portée des découvertes de cette nature qui sont appelées à révolutionner le monde de la pensée? Et la pensée rayonnant sur notre plan, dans notre atmosphère n'arrivera-t-elle pas à pénétrer à

(1) Les pensées sont des réalités.

son tour dans ce monde invisible dont l'atmosphère particulière, si je puis m'exprimer ainsi, pénètre la nôtre, de manière à établir, en quelque sorte, une vie, sinon commune, du moins côte à côte avec les êtres qui la peuplent ? Et ces êtres qui la peuplent, cette atmosphère commune, serons-nous toujours condamnés à les pressentir, à les espérer (quand nous ne les nions pas), à ne pas les reconnaître et à ne pas voir en eux des âmes que nous avons connues et peut-être tendrement aimées? La raison nous répond que ce ne sont point là de sots préjugés, des hallucinations, des mirages trompeurs, mais bien des réalités dont la certitude s'affirme chaque jour et dont la démonstration pratique ne sera pas longtemps à se faire.

Ne peut-on pas dire avec raison que le Spiritisme transforme à nos yeux l'aspect du monde extérieur qui se métamorphose et s'illumine au flambeau étincelant de la Raison affranchie de toute entrave La Raison, fille aimée de Dieu, nous apprend à nous élever à Dieu pour nous le faire aimer et accomplir sa volonté sur notre terre comme elle s'accomplit dans l'Univers, dans les Cieux? *Fiat voluntas!* Elle nous apprend surtout à le connaître dans ses œuvres. Or, les manifestations de l'Invisible nous en fournissent les moyens les plus précieux.

Le Préjugé. L'Invisible. La Conscience.

DEUXIÈME PARTIE

En établissant une distinction entre les agents complexes qui caractérisent la conscience, et qui tout en nous plaçant sous son influence nous font rechercher les causes des manifestations qui en émanent sur deux plans bien définis, je n'ai point voulu isoler l'une de l'autre la conscience première et la conscience seconde. Si j'ai conclu à l'existence d'une séparation qui leur donnait à chacune son autonomie, j'ai observé que cette cloison n'était pas étanche et qu'il était souvent donné d'en établir la perméabilité par la constatation de l'irruption assez fréquente de la conscience seconde dans le champ de la conscience première. Mais j'ai dit aussi qu'à cette solution seule ne se rattachaient pas toutes les influences qui agissent sur nous, et que l'action de ces diverses influences devait être, et était nécessairement relative et dépendante d'une volonté, d'une force occulte extérieure et supérieure à la conscience.

Cette force supérieure est certaine : et la raison nous amène à reconnaître que cette supériorité s'impose pour que ses effets puissent nous entraîner dans le mouvement de vie universelle qui est le progrès et la perfection. Il ne saurait en être autrement.

Notre conscience profonde, en effet, ne peut jamais donner que ce qu'elle a enregistré. De sorte que si nos actes extérieurs restaient constamment

fonction de notre conscience, nous n'avancerions pas, nous piétinerions sur place, nous rétrograderions pour mieux dire ; car, en nous immobilisant au milieu du torrent de vie qui entraîne les êtres de l'univers, nous ne ferions que reproduire à la surface, c'est-à-dire sur notre conscience première les acquis de nos existences antérieures qui nous seraient personnels, mais qui n'auraient plus la propriété d'aider à notre avancement et à notre progrès.

C'est donc dans l'objectivité, c'est-à-dire en dehors de nous que nous devons chercher les causes efficientes, les forces actives et intelligentes capables de déterminer des effets nouveaux. Ces effets, nous les enregistrerons, ils seront le point de départ initial de notre marche en avant, de notre ascension graduelle ; et, pour quelques-uns, pour l'exception sans doute, ils constitueront bien les traits de génies qui impriment aux mondes de la pensée et de la matière ce mouvement violent d'avant qui nous étonne et nous remplit d'admiration. Quelle que soit la forme sous laquelle se manifeste le génie, il apporte toujours, dans son particularisme, une force d'impulsion, de progrès telle que l'humanité entière qui la reçoit en est révolutionnée dans ses théories de scholastique désormais surannées et sans valeur. Et il en est ainsi, sans exception, dans tous les domaines où le génie se manifeste.

L'homme n'est plus qu'un instrument docile et bien adapté, dont le mécanisme est mis à la disposition d'une volonté, d'une force extérieure qui lui est entièrement objective, qui échappe à sa conscience et à laquelle impulsivement il obéit toujours sous l'influence de son libre arbitre qui intervient toujours au moment précis de l'action.

La même cause qui rend compte des exceptions dans le plan intellectuel suffit à expliquer les modifications temporaires du caractère et la variété des caractères ; mais cette action est indépendante de l'influence permanente de notre destinée sur tous les actes de notre vie et lui devient adéquate.

Chez un homme prédisposé dès sa naissance à une émotion, à une sensation déterminée, bien des inhibitions disparaissent pour faire place à d'autres, quelquefois absolument contraires et opposées, alors que l'on ne peut attribuer ce changement à une cause apparente. Et ce n'est pas à dire que ces modifications résultent de l'éducation reçue ou des conditions matérielles dans lesquelles le sujet s'est développé, car si bien souvent il est possible d'établir une relativité de l'état moral nouveau à l'état antérieur, le plus souvent au contraire, on doit constater qu'il n'existe aucun rapport entre les états divers qui se manifestent. Dès lors, il faut bien recourir à une autre source, à une autre origine, à un principe en un mot, qui donne une explication rationnelle de ces différents états.

Le Spiritisme nous enseigne que c'est notre destinée seule qui est l'inspiratrice et la directrice de notre émotivité, de nos actes ; mais, régie et administrée par notre libre arbitre, lequel subit l'influence féconde et salu-

taire de nos guides spirituels, psychose du bien, et celle néfaste des esprits de mal, psychose du mal.

C'est dans cette cause primordiale que nous trouvons l'explication de ces inhibitions nerveuses qui envahissent le cerveau pour paralyser certaines tendances ; de ces émotions spirituelles qui grandissent jusqu'à devenir dominantes, et qui expliquent pourquoi et comment telle ou telle émotion arrive à dominer l'âme. Et alors que la philosophie et la psychologie rationnelles et matérialistes ne peuvent, en présence de ces phénomènes mentaux si troublants, que fournir l'hypothèse, le secours bien précaire, bien illusoire de comparaisons empruntées à la mécanique, le Spiritisme nous donne sûrement la clef de ce mystère.

Comment l'homme de génie est-il actionné par cette force, par cette volonté invisible mais certaine, si ce n'est en vertu de ce phénomène si critiqué, si ridiculisé de suggestion particulière que la philosophie et la physiologie aux abois dénomment très improprement l' « Inspiration », puisque ce mot ne rime à rien qu'à un postulat spirituel ? Le Spiritisme affirme et prouve que ces manifestations ne sont que des phénomènes d'intuition et de révélation.

En effet, l'inspiration elle-même, où prend-elle sa source ? A qui s'adresse-t-elle ? Mystère ! Énigme ! Mais avant d'aborder la théorie de l'Invisible intervenant dans notre mental par suggestion, intuition et révélation, disons un mot du rôle que les passions et les aptitudes sont appelées à jouer dans les phénomènes particuliers de mentalité que nous examinons.

Les grandes passions réduisent à néant les inhibitions ordinaires de la conscience morale. Inversement, il n'existe peut-être pas sur la terre un seul criminel, un seul homme lâche, sensuel, cruel ou hypocrite qui ne puisse à un moment donné cesser d'être mauvais sous l'influence culminante d'une autre émotion dont le germe est en lui, pourvu qu'elle prenne son essor et qu'on provoque son développement.

Les passions ne sont en dernière analyse que des dons gratuits qui nous viennent tantôt d'en haut, « le Bien », tantôt d'en bas, « le Mal », mais dont la source échappe presque toujours à notre raison et à notre volonté.

Pratiquement, le monde réel pour chacun de nous, c'est le monde où nous devons vivre et agir : c'est l'intime combinaison des faits physiques et des valeurs morales, des mouvements de la matière et des émotions de notre âme. Supprimez ou altérez un de ces mouvements, et vous obtenez ces états de conscience que l'on appelle pathologiques qui sont le déséquilibre, la discordance, la désharmonie.

Certains psychologues ont émis sur les aptitudes une théorie qui repose exclusivement sur l'observation des caractères et qui n'est justifiée par aucune déduction logique qui puisse la faire accepter. Toute spécieuse qu'elle

apparaît, on ne peut la considérer que comme un postulat et comme une méthode parfaitement empirique. Ils prétendent que ce qu'on appelle faiblesse de caractère semble consister dans l'inaptitude de sacrifice, sous le coup d'une émotivité active des inclinations inférieures. Alors que le Spiritisme nous démontre clairement que si l'émotivité peut être influencée par une action, par une force subjective, elle n'en est pas moins tributaire de notre libre arbitre et de nos suggestions intérieures ; car nous subissons nécessairement notre destinée. Nos faiblesses comme nos excitations sont des résultantes rigoureuses que rien ne peut modifier en principe, mais les conséquences de ces excitations et de ces faiblesses, leur influence sur les actes de notre vie peuvent être heureuses ou néfastes suivant que nous aurons obtenu de notre Père céleste les grâces, qu'il ne nous refuse jamais, d'être plus grands que la douleur et que l'épreuve, et de faire un bon usage du bien qui nous arrive. Le Christ nous a lui-même indiqué le moyen que nous devions prendre pour obtenir ces grâces, et ce moyen, c'est la Prière.

Le Monde invisible. Intuition. Révélation.

Définissons l'intuition ainsi que la révélation.

L'intuition est comme la préparation éloignée de l'esprit à recevoir la révélation: elle en est le précurseur et la préface. Elle est la force invisible qui agit sur l'esprit de l'homme choisi pour recevoir la révélation et la manifester ensuite sous la forme concrète de l'idée et de la pensée. Cette force agit d'abord d'une façon confuse et imprécise, mais certaine. Elle devient en quelque sorte une forme pensée qui prend corps successivement sous l'influence d'afflux extérieurs et d'objectifs nouveaux, ainsi que des efforts et de la coopération effective de l'agent d'exécution. Ainsi la forme première, la forme initiale se dessine, s'accuse, s'établit enfin pour se manifester telle qu'elle doit nous apparaître.

C'est donc par une méthode ordinaire d'éducation que l'esprit de l'homme de génie est amené à donner l'expansion aux idées nouvelles dont il est le dépositaire et que sa destinée a en quelque sorte préparé et adapté à cette manifestation. Mais il serait puéril et insensé de croire que c'est à ses études ou à des dispositions extraordinaires que les manifestations du génie sont dues. Sa destinée l'a marqué pour être l'interprète des idées nouvelles. Sa conscience profonde contenant en germe ces idées les a fait pénétrer dans sa conscience première pour accentuer encore son adaptation particulière et apporter sa contribution à la force supérieure qui le gouverne et à laquelle il obéit. Mais le rayon de lumière, l'étincelle féconde lui sont extérieurs et ont leur source dans cet Invisible sur lequel le Spiritisme a répandu assez de lumière pour qu'il nous soit donné d'en reconnaître la vérité.

Or, qu'est-ce que l'invisible par rapport aux phénomènes dont nous lui sommes tributaires aussi bien sur le plan physique que sur le plan intellectuel? Cet invisible est une force agissante et intelligente, se manifestant par conséquent par tous les phénomènes caractéristiques de la vie, puisque nous vivons et que nous les percevons. Mais nous remarquerons que les phénomènes de vie qui caractérisent cet Invisible s'accompagnent des phénomènes même qui caractérisent aussi l'être humain. Comme lui, en effet, cet invisible se présente à nous avec une volonté, une intelligence presque toujours supérieure à la nôtre. Et en effet, si nous voulons bien revoir notre histoire, c'est-à-dire celle de l'humanité entière, nous y découvrirons cette particularité très suggestive, à savoir que les manifestations du génie humain ont toujours été pour le plus grand bien de l'humanité entière. D'où cette conclusion rationnelle et nécessaire, c'est que l'Esprit, invisible auteur de la manifestation de génie, ne peut être qu'un esprit bon, bienveillant. Et ici, qu'on me permette de le dire, nous arrivons à un tournant au delà duquel nous devons fatalement découvrir la vérité. Cet esprit bon qui se communique à nous par un organe humain ne peut être Dieu lui-même, il serait puéril même de le penser. Il ne peut donc être qu'un être supérieur à nous, qui, obéissant lui-même à une volonté plus élevée encore qui commande à la sienne, a eu recours à une forme humaine pour en être l'interprète auprès de l'humanité qui sans cela l'aurait méconnu.

Or, quelle idée pourrions-nous avoir d'un être supérieur, d'un esprit qui ne serait qu'une intelligence abstraite, alors qu'il se présente à nous merveilleusement adapté à notre humanité? Et cette humanité, comment aurait-il pu la connaître s'il ne l'eût déjà vécue lui-même? A quel sentiment cette intelligence pourrait-elle bien obéir pour venir nous apporter des bienfaits du corps et de l'âme si elle n'avait eu elle-même un corps et une âme? Pourquoi viendrait-elle favoriser les habitants de notre planète si elle n'avait elle-même connu toutes les misères de cette planète et si son esprit de solidarité et d'amour pour ceux qui sont ses frères en humanité et en Dieu ne l'attirait vers eux? N'est-ce pas encore ici et toujours la loi des attirances et des affinités qui se manifeste?

Cet esprit a donc passé par les étamines de la vie humaine. Il est venu y souffrir, y expier, y progresser, et, par des étapes successives, y acquérir un degré supérieur de perfection qui l'a classé dans la hiérarchie élevée des Esprits dont la mission, toute d'amour, consiste à aider au bien au progrès de l'humanité, à la manifestation progressive de la vérité.

Esprit désormais dématérialisé, il ne peut plus se mêler à nos luttes, à nos travaux par une coopération matérielle. C'est donc à notre âme, à notre intelligence, à notre esprit qu'il peut s'associer, puisqu'il est esprit lui-même et que son influence ne peut s'exercer que sur notre esprit de même nature,

de même essence que lui-même. Or, sur notre plan terrestre, les manifestations de l'esprit ne pouvant se produire pour nous atteindre et être perçues par nous que par des intermédiaires matériels tombant sous nos sens, il est rationnel de conclure que les manifestations du génie se produisent sous l'influence combinée de la conscience générale, c'est-à-dire de la conscience subliminale et de la conscience superficielle qui apportent la contribution de ses acquis particuliers, et de celle des esprits messagers de l'Être suprême. Ces esprits sont entraînés par leur destinée même au développement du bien de notre humanité et y choisissent pour les y aider, tels êtres dont les dispositions particulières et les aptitudes leur paraissent le plus en harmonie avec la mission qu'ils veulent leur confier, toujours conforme aux arrêts de leur haute destinée.

La raison nous impose son autorité et nous conduit à reconnaître que les enseignements du Spiritisme sur ce sujet sont d'une rigoureuse exactitude et sont de nature à nous donner pleine satisfaction, en dissipant nos préoccupations et nos angoisses.

La science et la philosophie rationaliste et positiviste en ont cherché la cause, le centre, le foyer dans des secrétions cérébrales d'une part, et de l'autre dans une expansion (??) inexpliquée autant qu'inexplicable d'une forme-pensée faisant subitement irruption dans l'idéal pour lui arracher des formes nouvelles, inédites et insoupçonnées. C'est là une erreur dont le préjugé a pourtant fait comme un principe.

Mais d'après ce que nous avons dit nous pouvons nous demander sur quoi reposent de telles hypothèses. Ces suppositions ne sont-elles pas plutôt des postulats vers l'Invisible ? A coup sûr, elles sont un déni formel de la vérité, mais un déni sans valeur, ne reposant sur rien. Car enfin, quels rapports peut-on raisonnablement établir entre une sécrétion d'organe, c'est-à-dire, entre la reproduction d'une cellule (quand même il y aurait sélection) de notre corps matériel et ce qui est du domaine de l'Intelligence ? Quel relation, par exemple, peut-on trouver entre cette cellule nouvellement sécrétée et la sensation d'écrasement sublime qui nous envahit quand nous contemplons le merveilleux panorama d'une belle nuit étoilée, alors que notre pensée s'élève dans l'infini pour s'y baigner et s'y perdre ? Mais s'il en était ainsi, le cerveau, source de la sécrétion féconde, serait le foyer producteur de toutes les merveilles de l'intelligence et de la pensée et renfermerait en lui l'essence de Dieu lui-même ? Et alors ? Pourquoi ces lacunes, ces faiblesses, ces inégalités qui blasphémeraient Dieu si elles pouvaient avoir leur source dans cette pourriture vivante qu'est le corps humain ?

Mais encore, si nous sommes des dieux de par la richesse de nos cellules cérébrales, comment se fait-il que notre volonté soit impuissante à les développer, elles et leurs germes, à les cultiver, et enfin à les faire se manifes-

ter quand il lui plaît, au lieu d'être leur instrument plus ou moins rebelle ? Si nous sommes les procréateurs, comment se fait-il que les savants et les philosophes pâlissent tour à tour sur leurs livres pour y chercher l'embryon d'un secret qui, en se dérobant sans cesse, stérilise à jamais leurs efforts ?

Comment se fait-il au contraire que la solution cherchée, que la conclusion mystérieuse apparaisse un jour comme apportée par un hasard étrange, par l'organe d'un enfant ou d'un homme que rien ne qualifiait et ne semblait désigner pour en être le révélateur ?

Enfin, à quel principe de vie d'une intensité incompréhensible, cette sécrétion cérébrale aurait-elle enfin puisé le principe initial, auteur de ces manifestations extraordinaires, si ce n'est à la source même de la vie qui est dans l'esprit et dans la matière ? L'expérience de chaque jour nous en donne l'impression et la preuve. Dans la mort elle-même, le principe de vie subsiste énergique, violent, toujours poursuivant son œuvre, son évolution. Dans la mort, en effet, n'est-ce pas dans l'activité foudroyante de désagrégation, de dissolution et de transformation que nous découvrons cette manifestation de vie. La vie est une force qui s'adapte à la matière, mais dont le foyer extérieur est partout dans cette ambiance qui nous fait vivre, et dans laquelle évoluent avec nous ces invisibles, ces invisibles qui nous pénètrent, nous traversent à notre insu et dont nous n'avons la sensation que lorsque nos sens en sont affectés.

Voilà la vérité qui s'impose malgré les préjugés, les sophismes et les dénégations. Et quand des voix se font entendre sans qu'il soit possible de découvrir l'organe matériel qui les a produites : quand une armée entière voit apparaître dans la nue le signe matérialisé de la rédemption du chrétien ; quand une main inconnue trace en lettres de feu la condamnation de Sardanapale ; quand des manifestations mystérieuses et perçues seulement par des sujets d'élite se produisent à Beauvais avec Jeanne Hachette, sur les bords de la Seine avec Geneviève, dans les forêts de Lorraine avec Jeanne d'Arc ; et, remontant à nos ancêtres les Gaulois, dans la vieille Armorique avec les druides, que pouvons-nous raisonnablement conclure ?

(*A suivre.*) DUBOIS DE MONTREYNAUD.

Spiritisme et Cryptopsychie

Nous reproduisons avec plaisir, persuadés qu'il intéressera vivement tous nos lecteurs, l'article suivant qui vient de paraître dans la Revue philosophique (1) *de janvier, sous la signature de M. E. Boirac, recteur de l'Académie de Dijon.*

Dans les Pionniers du Spiritisme, *notre ami Malgras a publié cette appréciation de M. Boirac au sujet des faits spirites : « Tout ce que je puis dire, c'est que je les crois très dignes de l'attention des savants qui auraient grand tort de les traiter par la raillerie ou le mépris : ils constituent un champ d'investigation qui sera vraisemblablement très fécond en importantes découvertes, même abstraction faite du problème de nos relations avec l'Au-delà. »* (A.)

I

Existe-t-il un ensemble de faits réels, susceptibles d'être constatés et étudiés scientifiquement, qui corresponde à la dénomination, d'ailleurs équivoque mais généralement employée, de *spiritisme* ? C'est là une question à laquelle ne peuvent répondre négativement que ceux qui sont tout à fait ignorants en la matière. Les recherches d'observateurs tels que le professeur Thury de Genève, le comte de Gasparin, les membres de la Société dialectique de Londres, parmi lesquels il faut citer le mathématicien de Morgan et le naturaliste Wallace, celles du grand physicien et chimiste William Crookes, des professeurs Charles Richet et Flournoy et de bien d'autres encore, ont définitivement mis hors de toute contestation possible la réalité de tout cet ordre de phénomènes, que nous avons nous-même proposé de désigner sous le nom de spiritoïdes (2), cette appellation ayant l'avantage de ne rien préjuger sur la nature intime et les causes profondes de ces phénomènes. Sans doute on peut, et même on doit, dans bien des cas, discuter de la réalité de tel ou tel de ces faits pris en particulier, tout comme on peut discuter de la réalité de l'état hypnotique chez tel ou tel individu, mais de ce qu'on ne doit admettre qu'à bon escient qu'un sujet qui paraît endormi est bien réellement en état d'hypnose, s'ensuit-il qu'on soit autorisé à nier la réalité de l'hypnotisme en général ? Autant vaudrait nier la folie, sous prétexte qu'il y a des gens qui la simulent.

(1) La *Revue philosophique* de la France et de l'Étranger, dirigée par Th. Ribot, est publiée à la librairie Félix Alcan. Prix du n° : 3 francs. Abonnement 30 francs.

(2) Voir la *Psychologie inconnue*, 2e édit., p. 99 (Paris, F. Alcan).

Aussi, contrairement aux préjugés et aux préventions qui subsistent encore même et peut-être surtout dans le monde scientifique, contre cet ordre d'études spéciales, nous considérons comme parfaitement légitimes et comme dignes d'être non seulement respectés, mais encouragés, les efforts des savants qui s'y consacrent avec la volonté d'apporter enfin la lumière dans ce recoin de la nature encore si plein de ténèbres et de mystères. Loin d'opposer à leurs travaux un parti pris de dédaigneuse indifférence ou de facile raillerie, il faut plutôt leur savoir gré d'oser une entreprise aussi neuve et aussi ardue, où les chances d'erreur sont si nombreuses qu'ils courent le risque d'y compromettre leur renom et leur crédit, mais où en revanche ils peuvent nous faire espérer des découvertes d'une suprême importance pour l'élargissement de la science et le progrès de l'esprit humain.

Dans un précédent article (1), nous avons essayé de montrer comment devait être comprise, selon nous, l'étude scientifique des faits spiritoïdes. Il s'agit, avant toute autre chose, d'observer le plus grand nombre possible de ces faits en s'entourant de toutes les garanties possibles pour être assuré de leur authenticité ; il s'agit ensuite de les classer, de les distribuer en séries, de façon à faire ressortir les relations constantes qui peuvent exister entre eux ; il s'agit enfin de dégager ces relations et de les exprimer dans des formules plus ou moins générales, toujours sujettes d'ailleurs à revision dans la mesure même où les vicissitudes de notre expérience nous conduiront à y apporter les limitations et corrections nécessaires. En un mot il s'agit d'appliquer à la science des faits spiritoïdes, avec les modifications de détail commandées par la nature spéciale de leur objet, cette même méthode expérimentale à laquelle les sciences physiques et naturelles ont dû jusqu'ici tous leurs succès.

Mais faut-il se borner là ? Ceux qui s'intéressent à ces phénomènes, pour des motifs, il est vrai, qui n'ont en général rien de commun avec la science, attendent davantage de cette étude : ce qu'ils désirent, ce qu'ils demandent par-dessus tout le reste et plus que tout le reste, c'est une *explication* de ces faits. Ils prétendent qu'on leur donne toute certitude sur les causes profondes — naturelles ou peut-être surnaturelles — dont ces faits sont la manifestation.

Sur ce point nous ne saurions faire autrement que de maintenir nos déclarations antérieures (2). Le véritable esprit scientifique, répétons-le, consiste à se désintéresser du besoin d'explication et à se réduire volontairement à la seule recherche du déterminisme des phénomènes. Le savant, comme tel, ne se préoccupe pas de savoir *pourquoi* tels ou tels phénomènes existent et

(1) *Revue philosophique*, L'étude scientifique du spiritisme. Avril 1911.
(2) *Revue philosophique, loco citato.*

pourquoi ils sont ainsi et non autrement ; mais il se préoccupe de savoir *comment* il lui sera possible d'influer sur eux, de les prévoir, de les provoquer, de les empêcher, de les modifier et, le cas échéant, de les utiliser pour des applications possibles aux diverses fins de l'activité humaine.

Ce n'est pas à dire toutefois qu'il soit interdit au savant d'essayer de *comprendre* les faits dont il est témoin ; bien au contraire, s'il veut arriver à en découvrir le déterminisme, s'il ne se résigne pas au simple rôle d'observateur passif et muet, s'il veut interroger la nature et la forcer à répondre par une expérimentation appropriée, il est indispensable qu'il fasse acte de raisonnement et d'imagination. De là l'intervention inévitable et bienfaisante des *idées directrices* dans la recherche expérimentale ; de là l'emploi perpétuel de l'hypothèse, non pour *expliquer*, mais pour *interpréter* les phénomènes, au fur et à mesure que la connaissance acquise de certains de leurs rapports nous pousse en quelque sorte à anticiper sur la connaissance future de certains autres.

En fait, dans le domaine particulier des faits spiritoïdes, le chercheur se trouve plus ou moins rapidement amené à envisager deux interprétations possibles, l'une et l'autre suggérées par ces faits eux-mêmes, entre lesquelles il peut hésiter, si l'une lui paraît s'adapter plus heureusement que l'autre à certains cas particuliers, et qui d'ailleurs ne s'excluent pas nécessairement, bien que les partisans de l'une éprouvent en général une très forte répugnance à admettre l'autre, l'interprétation *cryptopsychique* et l'interprétation *spiritique*.

II

Le caractère principal des faits spiritoïdes, celui qui peut suffire à les définir, c'est qu'ils *semblent* impliquer, en présence ou à l'occasion de certains incidents de la vie des êtres humains, l'intervention d'êtres intelligents, habituellement invisibles et qui ne feraient pas normalement partie de notre monde (1). En raison même de cette apparence, on peut dire que la première interprétation qu'ils nous suggèrent est justement l'interprétation spiritique, et c'est en effet historiquement celle qui fut adoptée la première par ceux qui les observèrent tout d'abord ; c'est encore celle à laquelle s'arrêtent, sans plus ample informé, tous les esprits étrangers aux disciplines scientifiques ou tous ceux qui, consciemment ou à leur insu, considèrent cet ordre de faits lui-même comme n'ayant aucune relation possible avec la science.

Au contraire, l'interprétation cryptopsychique suppose un doute préalable sur la réalité de l'apparence présentée par des faits spiritoïdes : c'est une

(1) Cf. *Psychologie inconnue*, 2e édit., p. 99 et 289.

idée du *second moment*, une réflexion provoquée par la comparaison de cet ordre de faits avec l'ensemble du reste de notre expérience. Tous les faits que nous connaissons jusqu'ici, objet des sciences déjà constituées, astronomie, physique, chimie, physiologie, sont produits par des causes naturelles, formant les uns avec les autres un système clos et cohérent, appartenant à un même monde ; et même ceux qui impliquent des intelligences, des consciences, se relient d'une façon constante à ce réseau de matière et de mouvement où toute réalité nous paraît enveloppée. Il est donc plus conforme aux tendances et à la méthode générale de la science de supposer, *jusqu'à preuve du contraire*, que ces faits spéciaux, en apparence produits par des causes intelligentes extérieures à la nature et inconnues, sont en réalité produits par des causes intelligentes connues, incluses dans la nature, mais agissant en ce cas d'une façon cachée et comme sous un voile qui les dérobe à notre observation directe. Il n'y a là qu'une application du grand principe qui depuis Descartes domine et dirige toute la science moderne : supposer que l'inconnu doit toujours pouvoir se ramener au connu ; chercher toujours dans les choses certaines et déjà démontrées et vérifiées la raison des choses encore incertaines.

Or, dans les faits spiritoïdes, très certainement interviennent des causes intelligentes absolument naturelles et visibles : ce sont les êtres humains en présence desquels ces faits se manifestent, les assistants, parmi lesquels certains d'entre eux, comme l'expérience ne tarde pas à le montrer, ceux qu'on appelle des *médiums*, sont indispensables à leur production. Dès lors, au lieu d'attribuer ces faits à l'intervention d'êtres hypothétiques de la réalité desquels nous n'avons d'autre part aucune preuve, esprits des morts, élémentaux, anges ou démons, etc., etc., la science, si elle veut rester fidèle à ses principes et à ses habitudes, doit tout d'abord les rapporter aux forces et aux facultés des assistants et en particulier des médiums. Ceux-ci, il est vrai, n'ont aucune conscience d'intervenir activement dans ces phénomènes : ils ont au contraire la conviction et presque la sensation que ceux-ci sont produits en eux ou par eux à leur insu, sans eux, par des forces étrangères à leur conscience et souvent même contraires à leur volonté. Mais toute la question est de savoir si ce n'est pas là chez eux une illusion.

Or l'étude d'un autre ordre de faits, très analogues par beaucoup de côtés aux faits spiritoïdes, mais ne présentant à aucun degré leur apparence caractéristique, et se reliant plutôt aux faits d'hypnotisme et de suggestion (faits dénommés par nous hypnoïdes) (1), prouve que, dans un assez grand nombre de circonstances, des êtres humains peuvent penser, agir, manifester des aptitudes jusque-là insoupçonnées, sans que leur conscience en soit infor-

(1) Cf. *Psychologie inconnue*, 2e édit., p. 98.

mée, sans qu'il leur soit possible de s'attribuer à eux-mêmes tous ces effets. Nous avons essayé ici même (1) de passer en revue les principales formes de la cryptopsychie et d'en montrer la capitale importance pour l'élucidation d'un très grand nombre de problèmes de psychologie expérimentale.

Il est donc tout naturel que ceux qui étudient les phénomènes spiritoïdes dans un esprit scientifique s'attachent tout d'abord à l'interprétation cryptopsychique et se montrent bien résolus à n'y renoncer que si sa fausseté leur est incontestablement démontrée. Or il faut bien avouer que, dans la très grande majorité des cas, cette interprétation cadre parfaitement avec toutes les particularités du phénomène auquel on l'applique.

En voici un exemple typique, que nous empruntons au bel ouvrage du professeur Flournoy, *Esprits et Médiums*, où il se trouve exposé sous le nom de « Cas de Mme Dupond » (2).

Il s'agit d'une dame de Genève, très instruite et cultivée, avec des goûts littéraires et des préoccupations philosophiques et religieuses, qui, à l'âge de quarante-cinq ans, ayant eu l'occasion de s'occuper de spiritisme, essaya de l'écriture automatique et, au bout de huit jours, obtint des noms de parents et d'amis défunts avec des messages philosophico-religieux. Trois jours après le début de sa médiumnité d'écrivain, après diverses communications, son crayon traça soudain le nom tout à fait inattendu d'un M. Rodolphe X., jeune Français de sa connaissance récemment entré dans un ordre religieux d'Italie. Comme elle ignorait qu'il fût mort, elle eut une profonde surprise, mais sa main continuant à écrire lui confirma la triste nouvelle par les détails circonstanciés suivants :

« Je suis Rodolphe, je suis mort hier à onze heures du soir, c'était le 23... J'ai été malade quelques jours et je ne pouvais écrire. J'ai eu une fluxion de poitrine causée par le froid qui est survenu tout à coup. Je suis mort sans souffrances et j'ai bien pensé à vous... Je suis dans l'espace, je vois vos parents et je les aime aussi. Adieu, je vais prier pour vous ;... je ne suis plus catholique, je suis chrétien. »

Après le premier étonnement, Mme D... douta d'autant moins de l'authenticité de ce message que, pendant près d'une semaine, elle continua à recevoir des communications de Rodolphe faisant de nombreuses allusions à leurs relations passées. Pendant un séjour au Midi, le printemps précédent, elle avait fait la connaissance de Rodolphe, qui n'était pas encore prêtre à ce moment-là. Il revenait d'Italie où il avait passé l'hiver pour sa santé délicate et il s'était arrêté quelques jours dans le même hôtel qu'elle. Entre cette Genevoise, protestante et républicaine convaincue, et ce Français du Nord,

(1) *Revue philosophique*, La Cryptopsychie. Voir aussi *Psychologie inconnue*, 2e édit. p. 117.

(2) *Esprits et médiums*, p. 270.

légitimiste et catholique ardent, malgré la différence des âges (il avait à peine vingt ans), s'était formée une véritable intimité intellectuelle et morale, conséquence naturelle de l'analogie de leurs tempéraments et de leur communauté d'aspirations idéales. Chacun d'eux avait essayé, sans y réussir de convertir l'autre à ses propres idées : et quand ils s'étaient séparés, ils avaient continué par correspondance, même après que Rodolphe était entré dans les ordres, ces entretiens où leurs âmes s'épanchaient en toute confiance. Au moment de l'accès spirite de Mme D., c'était Rodolphe qui devait une lettre à son amie.

Voilà, n'est-il pas vrai, un beau cas d'intervention apparente d'un « esprit désincarné », selon l'expression familière aux partisans de la doctrine spirite, dans les affaires de ce monde. Malheureusement, six jours après la première communication du prétendu défunt, « l'arrivée par la poste d'une lettre de Rodolphe qui, loin d'être mort, se trouvait en parfaite santé, vint jeter le trouble dans les convictions spirites toutes fraîches de Mme D. et la découragea de poursuivre des expériences aussi déconcertantes ».

Il faut lire dans le livre du professeur Flournoy la minutieuse et pénétrante analyse à laquelle il a soumis toutes les circonstances de ce cas intéressant et qui justifie pleinement, selon nous, la conclusion qu'il en tire : à savoir que tout dans les communications reçues par Mme D. reflète ses propres dispositions, conscientes ou non, et correspond exactement à ce qui ne pouvait manquer de se passer en elle. « Elle seule, en d'autres termes, et non point Rodolphe, fût-il en effet mort à ce moment-là, peut être considéré comme la véritable source de ces communications. »

III

On serait d'autant plus porté à généraliser cette conclusion, pour l'étendre à tout l'ensemble des phénomènes spiritoïdes, que si l'on examine l'une après l'autre les différentes espèces qui le composent, on ne tarde pas à se rendre compte des analogies manifestes qui les relient à l'ensemble des autres phénomènes parapsychiques (1).

(1) Ce terme proposé par nous en 1893 (voir Essai de classification des phénomènes parapsychiques, *Annales des sciences psychiques*, t. III, p. 342. Cf. *Psychologie inconnue*, p. 90) a reçu l'approbation de Flournoy, à ce qu'il paraît « de beaucoup le meilleur pour embrasser, sans rien préjuger sur leur nature et leurs causes réelles, tous les phénomènes d'aspect étonnant ou anormal, couramment désignés par les épithètes (toutes trop larges ou trop étroites, ou impliquant des interprétations discutées) de *psychiques, occultes, médiumniques, supranormaux* ». — Il conviendrait, selon lui, de réserver le terme de *métapsychique*, proposé par Charles Richet, pour les phénomènes parapsychiques « dont on aurait démontré le caractère réellement supra-normal, c'est-à-dire irréductible aux lois actuellement connues de notre nature ». (Th. Flournoy, *Médiums et esprits*, p. 185, en note.)

D'après la classification que nous en avons donnée ailleurs (1), l'ensemble des phénomènes parapsychiques peut se répartir en trois embranchements, qui s'étagent pour ainsi dire les uns au-dessus des autres par ordre de complexité et de difficulté croissante.

1° Phénomènes *hypnoïdes*, qui semblent pouvoir s'expliquer par les seules forces déjà connues (à savoir les fonctions et facultés des êtres humains), en supposant seulement que ces forces, dans certaines conditions, opèrent selon des lois que nous ne connaissons pas encore, lois plus ou moins profondément différentes de celles que nous connaissons déjà. A ce premier groupe appartiennent les phénomènes d'hypnotisme et de suggestion, lesquels ont acquis à peu près complètement droit de cité dans la science à l'heure où nous sommes, malgré quelques tentatives récentes de retour à l'ancien scepticisme des contemporains de Mesmer et du baron du Potet. Comme ils affectent une certaine ressemblance avec les phénomènes observés dans le sommeil, que souvent même ils s'accompagnent du sommeil ou d'un état analogue au sommeil, le nom de phénomènes *hypnoïdes* semble pouvoir leur convenir.

2° Phénomènes *magnétoïdes*, qui semblent impliquer l'hypothèse de causes encore inconnues, non cataloguées, d'agents distincts de tous ceux que les sciences ont déjà découverts et étudiés, mais appartenant normalement à notre monde et de nature *physique*, plus ou moins analogues aux forces rayonnantes de la physique, lumière, chaleur, électricité, magnétisme, etc. A cet étage se place tous les phénomènes du *magnétisme animal* et de la *télépathie*, du moins en tant que distincts des phénomènes d'hypnotisme et de suggestion.

3° Phénomènes *spiritoïdes*, qui semblent impliquer l'intervention d'agents encore inconnus, mais cette fois de nature *psychologique*, plus ou moins analogues aux intelligences humaines, apparemment situées en dehors de notre monde habituel, dans un plan de la réalité extérieur à celui où nous vivons. Ce sont tous les faits que l'on groupe habituellement sous la dénomination de spiritisme.

Or, pris en eux-mêmes et abstraction faite de toute hypothèse sur leur origine, ces derniers phénomènes ne diffèrent pas essentiellement des autres : on peut toujours trouver pour chacun d'eux un correspondant du même genre dans la série des phénomènes hypnoïdes ou magnétoïdes.

Par exemple, l'état de transe d'un médium est tout à fait analogue à l'état d'hypnose d'un sujet mis en catalepsie ou en somnambulisme ; il présente à peu de chose près les mêmes particularités physiologiques et psychologiques. Il n'y a guère entre l'un et l'autre que la différence que voici : le pre-

(1) *Psychologie inconnue*, p. 2 et 98.

mier se produit et se développe *spontanément* sans l'intervention d'aucun opérateur visible, sous le seul effet des conditions nerveuses et mentales dans lesquelles le médium se trouve placé et parmi lesquelles la croyance aux esprits et l'attente de leur intervention paraissent jouer un rôle considérable ; le second est provoqué *expérimentalement*, artificiellement, par un opérateur visible, un hypnotiseur, qui utilise sans doute pour le produire les dispositions nerveuses et mentales du sujet, mais dont l'action volontaire est manifestement la cause qui déclanche le phénomène et en dirige plus ou moins complètement les développements successifs. — sans qu'il soit plus question des esprits que dans une expérience de physique ou de chimie.

Il est vrai que, dans bien des cas, le médium paraît n'avoir subi aucun changement ni dans son état physique ni dans son état mental, à tel point que ni lui-même ni aucun des assistants ne se doute du rôle qu'il joue dans le phénomène : on ne s'en aperçoit qu'après coup, en constatant que le phénomène disparaît aussitôt que le médium est absent, et que sa présence suffit au contraire pour qu'il se produise, malgré toutes les variations qui peuvent avoir lieu dans l'entourage. Mais tous ceux qui sont un peu familiers avec l'étude expérimentale des phénomènes hypnoïdes savent très bien que, si ces phénomènes se manifestent habituellement dans un état spécial, analogue au sommeil, il n'y en a pas moins une infinité de degrés entre cet état et celui de la veille, et que la plupart de ceux qu'on observe pendant l'état d'hypnose peuvent également s'observer dans un état qu'aucun signe apparent ne distingue pour nous de la veille. En particulier il est toujours possible, après avoir endormi un sujet, de lui faire ouvrir les yeux tout en lui suggérant la continuation du sommeil et de le mettre ainsi dans un état qui, pour tous les spectateurs non prévenus, présentera tous les caractères de l'état de veille.

Pareillement les messages de prétendus défunts obtenus, soit au moyen de la table, soit par l'écriture automatique, soit par tout autre procédé, ressemblent singulièrement, si on fait abstraction de leur spontanéité et si on les sépare de l'atmosphère spirite où ils éclosent, aux faits de dédoublement de la personnalité ou de division de conscience artificiellement provoqués par des expérimentateurs tels que le professeur Pierre Janet et dont nous avons donné de nombreux exemples dans l'article sur la cryptopsychie publié ici même et auquel nous ne pouvons que renvoyer le lecteur (1).

On ne peut pas davantage s'empêcher de remarquer que les faits de lecture de pensée et de clairvoyance qu'on trouve assez fréquemment rapportés dans les récits des séances spirites ont leurs analogues dans les faits de

(1) M. Pierre Janet, *Automatisme psychologique* (F. Alcan) et *Névroses et idées fixes* (F. Alcan) ; *Revue philosophique*, *loc. cit.* Cf. *La Psychologie inconnue*, 2e édit., p. 116.

télépsychie perceptive ou, comme on les appelle quelquefois, de *psychométrie*, dont on peut lire une étude très documentée et très pénétrante dans l'intéressant ouvrage de M. Edmond Duchatel (1).

Enfin, si nous sommes encore incapables de reproduire expérimentalement les phénomènes qui composent ce qu'on pourrait appeler la partie *physique* du spiritisme, mouvements de lévitation, de translation, etc., produits par les médiums sur des objets matériels, apparitions de lumière et de forme, matérialisations, et qu'on observe ou qu'on croit observer dans certaines séances spiritiques, nous avons cependant des relations de phénomènes de même genre qui, quoique également spontanés, se sont du moins produits dans des circonstances auxquelles tout élément spiritique était complètement étranger.

De cette comparaison entre les faits spiritoïdes d'une part et les faits hypnoïdes et magnétoïdes d'autre part découle, ce semble, une double conséquence.

Premièrement, l'ensemble des faits qui constituent le domaine du spiritisme se résout pour l'analyse en faits hypnoïdes et magnétoïdes de diverses sortes, différant seulement des autres en ce qu'ils se produisent spontanément au lieu d'être évoqués par l'expérimentation, et aussi en ce qu'ils paraissent liés à certaines idées et croyances, à savoir les idées et croyances spirites, conscientes ou subconscientes, dans les individus ou les milieux où on les observe. Le spiritisme apparaît donc comme une synthèse spontanée de tous ou presque tous les faits parapsychiques, déterminée par un certain état nerveux et mental particulier, auquel conviendrait peut-être le nom de *spiritogène*, employé pour la première fois, si je ne me trompe, par le professeur Flournoy (2).

Dès lors, on conçoit que la science, fidèle au principe d'*économie*, préfère, jusqu'à preuve du contraire, considérer les faits spiritoïdes comme réductibles aux faits des ordres précédents, ou du moins qu'elle s'efforce de pousser aussi loin que possible leur réduction ; et c'est en effet ce qui explique et, dans une large mesure, justifie l'attitude de la plupart des savants occupés à cette étude et leur visible partialité en faveur de l'interprétation cryptopsychique.

En second lieu, même en admettant l'hypothèse de l'existence des esprits et de leur participation effective à la genèse des phénomènes spiritoïdes, il faudrait bien avouer que toute l'action de ces esprits ne consiste en somme qu'à susciter chez certains sujets bien disposés (les médiums) la plupart des phénomènes hypnoïdes et magnétoïdes (hypnotisme, suggestion, dédouble-

(1) *La vue à distance dans le temps et dans l'espace. Enquête sur des cas de psychométrie.* Préface de M. Joseph Maxwell, Paris, 1910.

(2) Dans son ouvrage déjà cité, *Esprits et médiums*.

ment de la personnalité, télépathie, clairvoyance, etc.) que l'on constate d'autre part chez les sujets ordinaires, soit qu'ils s'y produisent spontanément, soit qu'ils y apparaissent par l'effet de l'action d'un expérimentateur. On peut donc dire que les esprits opèrent exactement à la façon des hypnotiseurs et magnétiseurs humains.

Aussi ceux des savants spécialisés dans l'étude des phénomènes parapsychiques, qui n'excluent pas *a priori* l'hypothèse des esprits et reconnaissent que l'existence de tels agents, quelque invraisemblable qu'elle soit, n'est pas nécessairement impossible, n'en affirment pas moins qu'au point de vue de la *méthode* l'étude des phénomènes spiritoïdes doit être strictement subordonnée à celle des phénomènes des deux premiers ordres, et que c'est seulement lorsque celle-ci aura été poussée assez loin que l'on pourra commencer à voir un peu clair dans celle-là. C'est l'opinion que nous avons nous-mêmes soutenue dans notre livre la *Psychologie inconnue* et qui, naturellement, ne pouvait manquer de soulever des protestations dans le camp des partisans de la doctrine spirite (1).

(*A suivre.*) E. BOIRAC.

Causeries sur l'Éducation

(*Suite*)

Laïcité de l'instruction primaire. — Rejet de l'amendement Jules Simon, concernant l'enseignement à l'école des devoirs envers Dieu. — Opinion de Ch. Fauvety tant à ce sujet que sur le rôle des religions, des philosophies et des sciences. — Sa conception de la conciliation de la philosophie et de la science.

Lors de la discussion qui eut lieu au Sénat, en 1881, à propos de la loi sur l'enseignement primaire obligatoire, comme le projet du Gouvernement portait que la morale serait enseignée dans l'école, mais ne parlait point

(1) *Loco citato*, p. 5. « Selon nous, il faudrait... ajourner l'étude systématique des phénomènes du troisième ordre jusqu'au moment où ceux du second ordre auront été eux-mêmes suffisamment explorés et où on aura réussi à en déterminer les causes véritables et les principales lois. Ce qui ne veut pas dire, remarquons-le bien, qu'on doive s'abstenir d'observer et de noter avec le plus grand soin ces phénomènes toutes les fois que l'occasion s'en présentera; mais on ne considérera pas cette sorte d'enquête préliminaire comme ayant une véritable portée scientifique et on ne pensera pas qu'elle puisse jamais suffire à susciter et justifier une explication rationnelle de tout cet ordre de faits. » — Cf. Dr Gustave Geley. Sur une méthode expérimentale spéciale au métapsychisme, *Annales des sciences psychiques*, 21e année, nos 13 et 14.

de Dieu, M. Jules Simon pensa que la morale ne pouvait être séparée de la question de Dieu et proposa un amendement qui fut adopté à la majorité de treize voix et qui est ainsi conçu : « Les maîtres enseignent à leurs élèves leurs devoirs envers Dieu et envers la patrie. »

« Mais, dit à ce sujet Ch. Fauvety, quel trouble faut-il donc qu'il y ait dans les esprits pour que les partis agissent ainsi en sens inverse de leurs principes et de leurs intérêts. Ici, c'est le parti clérical qui fournit l'arme, dont on se servira pour détruire l'influence cléricale. Et c'est le parti et le Gouvernement républicain qui repoussent cette arme ! C'est un ministre républicain, qui s'est illustré très justement par sa fermeté, son zèle, sa persévérance dans l'œuvre de la laïcisation des écoles qui refuse de laïciser la notion de Dieu. M. Jules Ferry trouve dangereuse une telle situation faite à l'institution. Il veut que l'enseignement religieux soit laissé tout entier aux mains du curé, du catéchiste, dont c'est le métier. « On installe, dit-il, l'instituteur comme professeur de religion. Il y aura ainsi deux professeurs de religion, l'un l'instituteur, l'autre le ministre du culte. » Et le rapporteur de la commission, renchérissant sur le ministre de l'Instruction publique, trouve, pour condamner la mesure, cette expression pittoresque : « Vous faites du maître d'école un prêtre laïque. »

« Eh bien, Messieurs, ajoute Ch. Fauvety, c'est là qu'est la solution, et là aussi qu'est le salut. Ce n'est que lorsque vous aurez cent mille instituteurs et institutrices qui seront, pour les enfants des deux sexes, des instituteurs religieux, et en quelque sorte, des *prêtres laïques*, que vous serez en mesure de vaincre l'armée cléricale... Bientôt vous serez amenés à avoir, vous autres, *votre* catéchisme. Ce sera naturellement un catéchisme laïque, mais où vous ne pourrez vous empêcher de donner pour couronnement à la morale pratique une explication du monde et de la vie qui impliqueront une certaine notion de Dieu et de l'âme immortelle, car vous ne tarderez pas à vous apercevoir que la morale ne peut se borner à des maximes et à des préceptes, qu'il faut à l'enfant et à l'homme des motifs d'action et une sanction à ses actes pour le déterminer à faire le bien en préférant l'intérêt général au sien propre.

« Or ces motifs et cette sanction, c'est à la religion à les lui fournir sous le contrôle de la philosophie et de la science. Vous ferez ainsi de la religion laïque, et cette religion sans dogmes, sans prêtres, sans mystères, sans miracles, sera celle de tout le monde, car il y a une religion de tout le monde comme il y a une morale de tout le monde. »

Ailleurs il dit encore : « Ce qui manque à la génération actuelle, c'est justement ce genre d'éducation qui fait de l'homme un être moral, capable de résister à l'entraînement des sens et de la passion. Cette éducation, la religion la donnait en faisant appel à l'autorité divine pour imposer à chacun

l'accomplissement de ses devoirs. Ce que faisait jadis ou essayait de faire la religion, la philosophie peut aussi l'accomplir dans une certaine mesure, en ne parlant à l'âme que le langage de la raison. Mais qui est-ce qui songe, de nos jours, à invoquer la philosophie?... Enseignée à la course et d'une façon toute sommaire dans les collèges, elle est ignorée, même de nom, dans les écoles primaires, les seules ouvertes aux enfants du peuple, c'est-à-dire à l'immense majorité de la population. Est-ce donc qu'il est plus difficile de parler aux hommes de leurs devoirs et de leurs droits réciproques en invoquant la raison qu'en invoquant la foi? Non, certes : car la foi est souvent absente de l'âme humaine, tandis qu'on est toujours sûr d'y trouver cette étincelle du foyer divin « qui accompagne tout homme venant en ce monde, et fait le fond de ce qu'on appelle « le sens commun ».

« Toutes les religions *qui vivent* (j'entends les systèmes religieux qui durent et s'emparent des âmes) sont *relativement* vraies, en ce sens que toutes représentent, dans leur conception idéale, un aspect de la réalité des choses et que leur explication des destinées humaines répond à l'état général des esprits. Mais la science marche. La pensée s'élève. Le point de vue se déplace. L'esprit voit plus loin et aperçoit des horizons nouveaux. Un moment arrive où l'ancien idéal, arriéré, est devenu impuissant à féconder les âmes. La foi va s'éteignant alors de plus en plus, et cette religion qui se croyait éternelle à cause de ses origines divines, et n'avait cessé de viser à l'universelle domination, se sent condamnée à mourir. Toutes meurent pour s'être crues *absolument* vraies et s'être incrustées dans des dogmes immobiles. Ah ! c'est qu'il n'y a d'immortel que ce qui marche et s'améliore. La vie ne se conserve qu'en se renouvelant par une communion incessante avec tout ce qui est, Dieu lui-même, isolé, séparé du monde — si l'unité universelle, le Moi conscient de l'univers, pouvait se concevoir en dehors de ses rapports avec la multiplicité des êtres qui constituent l'univers visible ! — Dieu lui-même ne serait qu'un rêve, l'illusion d'un instant, l'ombre d'une idée chimérique !!...

« Nous tenons à faire remarquer, en passant, ce double travail consistant en ceci que, après avoir créé tel ou tel système religieux, la philosophie s'est appliquée plus tard à le détruire. C'est que le *Processus* de l'esprit humain dans ses créations successives, n'est pas autre que celui de la nature. Il se fait par le même mouvement de synthèse et d'analyse ou de formation, de coordination croissante et de déformation, décoordination organique qui est la vie elle-même dans ce branle éternel de naissance et de mort ou d'apparition et de disparition indispensable à la transformation et à l'ascension progressive des êtres. Les institutions sociales ou organes sociaux ont, comme les corps vivants, besoin de se dissoudre pour que les éléments constitutifs puissent entrer dans des synthèses moins imparfaites et plus

compréhensives, et la philosophie ne fait que se conformer aux lois de la vie universelle lorsqu'elle fait tour à tour ou défait les formes religieuses. Elle ne fait ainsi qu'obéir à son propre principe et à sa raison d'être, qui est « la recherche de la vérité », car son travail de critique ne s'exerce qu'au nom de la raison ou de la science et ne commence jamais à être efficace et à porter ses fruits que lorsque la religion, dont elle démolit les dogmes, n'est plus en rapport avec le degré de développement de l'esprit humain et a cessé de répondre aux besoins de la vie morale. C'est que déjà la pensée des meilleurs et des plus avancés, a entrevu « de nouveaux cieux et une nouvelle terre » et que déjà la philosophie parle au nom d'une conception plus vraie du monde et de la vie, poussé qu'il est par cette aspiration divine de l'esprit vers la perfection qui porte l'être doué de raison à vouloir réaliser un idéal plus beau à mesure qu'il monte plus haut vers la lumière ».

Après avoir fait connaître le rôle de la philosophie, le même écrivain explique celui de la science.

« La science, dit-il, a pour objet la connaissance de tout ce qui est. Le champ est vaste. Mais il convient de faire remarquer, tout d'abord, qu'il n'y a pas « La science », mais « les sciences » et que dans le nombre des sciences particulières, il n'en est aucune qui mérite à l'exclusion de toutes les autres, d'être appelée « La Science ». Ce terme, au singulier, pris ainsi dans un sens absolu, est dangereux. Il tend à faire croire qu'il existe une science qui les contient toutes. Une telle science n'existe pas. La philosophie elle-même ne saurait avoir cette prétention. Si elle peut être regardée comme « la science des sciences », c'est à la condition de les consulter toutes et de les faire toutes concourir, par une méthode générale, au progrès de l'esprit humain. Mais la philosophie ne connaît de la réalité des choses que ce que lui en apprennent les diverses sciences. Si elle les féconde en les faisant communier par ses vues d'ensemble, dans l'unité de l'esprit, elle ne peut s'en séparer, car ses conclusions n'ont de valeur qu'autant quelles sont conformes aux données de chacune d'elles et qu'elle se tient au courant de leur progrès. »

L'éminent philosophe fait très justement remarquer qu'avec le développement qu'ont atteint les sciences, et tout particulièrement les sciences physiques, un homme ne peut mériter le titre de savant qu'en cultivant une seule branche, et même un seul rameau du savoir humain. Il montre que chaque branche et chaque rameau de l'arbre scientifique a ainsi ses illustrations, dont la parole fait justement autorité ; mais il ajoute qu' « en dehors de leur spécialité, l'opinion de ces savants ne mérite pas plus de crédit que celle du premier venu ». Tout en reconnaissant les immenses conquêtes de la science moderne, il ne peut s'empêcher d'observer qu'elle ne sortent pas du domaine matériel. Quant aux sciences morales et sociales, elles sont sta-

tionnaires. « En éthique, dit-il, nous en sommes toujours à la morale chrétienne que nous nous gardons bien de pratiquer (c'est trop difficile), et que d'ailleurs nous ne comprenons pas dans sa portée philosophique, *qui est la construction du corps spirituel de l'humanité par l'union entre eux de tous ses membres et la communion directe de chacun avec l'unité divine.* »

Il arrive tout naturellement à cette conclusion : qu'il serait désirable, non pas que la science s'arrêtât dans son œuvre, déjà si puissante, de capitalisation industrielle et artistique ; mais qu'il serait bon et nécessaire qu'elle se préoccupât aussi des moyens de mettre la force au service du droit, du devoir, de la fraternité humaine et de la solidarité sociale. Il voudrait qu'elle servît aussi à une meilleure et plus équitable répartition de ces richesses qu'elle sait si bien produire et accumuler dans les mêmes mains ; et enfin que, « sans cesser d'augmenter la somme de nos connaissances et de fouiller les énergies de la nature, elle s'appliquât à dégager les énergies spirituelles de l'être humain pour les faire concourir toutes au vrai but de la vie qui est, non pas l'enrichissement pour la jouissance, mais le progrès intégral de l'homme intellectuel et moral au sein de l'universelle harmonie et sans autre terme que la perfection dans la plénitude de l'existence.

« Or, la science ne peut entrer dans cette voie qu'en faisant alliance avec la philosophie qui, seule, peut lui fournir les vues d'ensemble dont elle a besoin pour unifier ses enseignements et faire régner l'ordre et la lumière dans les intelligences. »

Et voici, pour justifier sa thèse, comment il conçoit la conciliation de la philosophie et de la science :

« Ni la philosophie *ne peut* sans la science, ni la science *ne vaut* sans la philosophie. »

(*A suivre.*) ALGOL.

La Suprême Offrande

J'ai assisté souvent, parmi les humbles, à des scènes émouvantes dont je garde pieusement, au fond du cœur, le souvenir attendri ; mais certes, peu ont éveillé en moi une émotion aussi profonde que celle éprouvée, il y a quelque trois mois, au cours d'une promenade matinale, le long des quais, à l'heure où Paris s'éveille et où le ciel, tel un immense œil gris, semble s'ouvrir, s'agrandir démesurément, comme pour vouloir, dans un regard, englober la ville tout entière.

Etait-il neuf heures ?

Non, pas encore sans doute, car la foule des midinettes et des employés se pressait, houleuse, sur la place du Châtelet, que sillonnaient encore de nombreuses voitures maraîchères.

Soudain dans cette foule, une alerte, un silence ! Comme une baguette magique qui eût effleuré toutes ces têtes d'hommes et de femmes, qui eût arrêté la marche précipitée de tous ces passants !

Débouchant d'un angle du quai, un corbillard s'avançait sur la place.

Derrière la voiture funèbre, un homme, un seul !... Fils, époux, frère : peut-être ?

Vêtu très proprement d'un pantalon de drap et d'une veste de toile bleue, il marchait chancelant, pâle comme un suaire : rien n'était plus poignant que sa muette douleur.

Sur le corbillard, pas une couronne, pas une fleur...

Au long du trottoir, une bouquetière ambulante, une de ces bonnes grosses mamans qui, par tous les temps, poussent devant elles la voiture chargée de violettes, de roses ou de lilas, selon la saison, avait rangé sa voiturette, et, respectueuse et attendrie, attendait qu'eût passé le convoi.

J'étais tout auprès d'elle et voici que soudain, franchissant d'un bond la chaussée, elle fut auprès de l'homme éploré.

L'élan avait été si prompt que je n'avais eu le temps de rien voir ; mais Dieu !... quelques secondes après, quelle émotion !...

Dans les mains du malheureux, sur ses bras, quelle jonchée de fleurs merveilleuses ; quelle moisson de fleurs parfumées...

L'homme, éperdu, hoquetait tout à la fois de douleur et de joie...

Dans ses prunelles humides, comme un rais de soleil mis là par un sentiment de reconnaissance infinie...

Dans tous les yeux, des larmes !... Que de mains tendues vers l'humble marchande qui venait d'avoir un geste magnifique, un grand geste d'Amour, et qui l'avait fait, ce geste, si simplement !

Oui, je le répète, c'est un des souvenirs les plus jolis qui sommeillent en moi et, lorsqu'un fait brutal, une action vilaine ou odieuse me fait douter de l'humanité, je ferme quelques instants les yeux ; je revois alors cette scène adorable qui me réconcilie avec les hommes et consolide ma « Foi » en l'avenir heureux des peuples.

MARINETTE BENOIT-ROBIN.

OU SONT LES TRÉPASSÉS

Ils sont à nos côtés, voltigeant dans l'espace,
Invisibles, frôlant parfois nos fronts lassés,
Et, lorsque nous sentons comme un souffle qui passe,
C'est peut-être un baiser des amis trépassés.

Peut-être attendent-ils notre proche venue...
Nous les verrons alors, à cet instant béni,
— De tous les points du ciel accourant dans la nue —
Guider nos premiers pas au seuil de l'infini !

ÉDOUARD SCHAEFFER.

Aux mânes de William Stead

TITANIC

Au moment où le navire s'enfonçait définitivement, l'orchestre du bord joua « Plus près de toi, mon Dieu ! »

Dans la nuit, ruisselant de feux et de lumière,
Le grand vapeur poursuit sa route. Autour de lui
Les flots qu'il a coupés de son étrave altière
S'éloignent en grondant vers l'horizon qui fuit,

Tels ces fauves que dans leur course vagabonde
La torche du passant put faire dévier,
Mais qui tout en rentrant dans la forêt profonde
Guettent l'instant propice à leur bond meurtrier.

Hélas que cet instant pour toi se faisait proche,
Titanic, si petit sous ton nom de géant,
Ilot mouvant, où la vie humaine s'accroche,
Perdu dans les déserts de l'immense océan !

Car tandis qu'à ton bord tout se livre à la joie,
Voici que, des confins de l'empire glacé
Détaché par la Mort qui lui marqua sa proie,
Un grand fantôme blanc devant toi s'est dressé !

Un choc... quelques instants tu trembles, tu vacilles
Comme un lutteur touché par un lutteur trop fort...
Puis d'effroyables bruits : cris d'appels inutiles,
Monte des flots hurlant l'hallali de la mort !

Et dans les sifflements, le halètement rauque
Des machines frappant en vain les flots cruels,
Happé par de longs bras, cachés sous la mer glauque
Tu glisses au silence, à la nuit éternels !

. . . . . .

O Titanic le bien nommé, fils de Titans,
Défi prodigieux à l'Océan morose,
Dans l'effroyable heurt qui t'écrasa les flancs
Que les Titans humains pesèrent peu de chose !

Pourtant, à la minute atroce de l'adieu,
Tandis que tu glissais lentement dans l'abîme
Un orchestre joua : « Plus près de toi, mon Dieu ! »...
L'âme humaine priait, invaincue et sublime !

Rennes, 20 mai 1912.

DIDIER DELAUNAY.

La Religion de l'Évolutionnisme

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER (*Suite*)

Erratum : L'épigraphe de la première partie de cette étude n'est pas « **L'Évasion Évolutive** » ainsi qu'il a été imprimé par erreur dans le numéro de janvier mais « **L'Ascension Évolutive** ».

L'encyclique Pascendi, qui foudroya les tendances et les opinions modernistes, et la décision de la Commission Biblique, du 1er mai 1910, au sujet de l'interprétation des trois premiers chapitres de la Genèse, — décision que le pape ratifia dans une audience solennelle accordée aux consulteurs secrétaires et dont il ordonna la publication — ont fort opportunément précisé à nouveau l'enseignement catholique.

La décision de la Commission Biblique, à laquelle l'on n'a certainement pas prêté toute l'attention qu'elle méritait, impose des limites très étroites aux exégètes. Les concessions que la Commission fait à la science moderne sont les suivantes : On peut interpréter librement le mot « yom » (jour) du pre-

mier chapitre de la Genèse, soit comme jour naturel (1), soit comme un certain espace de temps (question VIII). La propriété du langage scientifique ne doit pas être cherchée *régulièrement et toujours* (question VII). Une interprétation allégorique et prophétique, à l'exemple des saints Pères et de l'Église, peut être sage et utile pour certains passages (question VI). Enfin, dans l'interprétation des passages de ces chapitres, que les Pères et les Docteurs ont diversement compris sans rien enseigner de certain et de défini, il est permis, sauf réserve du jugement de l'Église et en se maintenant dans les analogies de la foi, de suivre et de soutenir telle opinion, que chacun après mûr examen, croira devoir adopter (question IV).

Mais, en revanche, la Commission Biblique et le Souverain Pontife condamnent « les divers systèmes d'exégèse, imaginés et soutenus avec des apparences scientifiques pour exclure le sens littéral historique des trois premiers chapitres de la Genèse » (question I). Ils défendent catégoriquement d'enseigner que « les trois chapitres de la Genèse contiennent, non pas les récits d'événements vraiment accomplis : mais bien — ou des fables empruntées aux mythologies et aux cosmogonies des peuples anciens — et adaptées par l'auteur sacré à la doctrine monothéiste après élimination de toute erreur polythéiste, — ou des allégories et symboles sans fondement dans la réalité objective et proposés sous forme d'histoires pour inculquer des vérités religieuses ou philosophiques, — ou, enfin, des légendes partiellement historiques et partiellement fictives composées librement pour l'instruction et l'édification de l'esprit ». Cette défense est basée sur le caractère et la forme historique du livre de la Genèse, sur la connexité spéciale de ces trois premiers chapitres entre eux et avec les chapitres suivants, sur les témoignages multiples des Écritures tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, sur la pensée presque unanime des saints Pères, et, enfin, sur le sens traditionnel que l'Église a reçu du peuple d'Israël et qu'elle a toujours retenu.

Enfin, ils interdisent spécialement (question III) « de révoquer en doute le sens littéral historique là où il s'agit de faits comme la création de toutes choses faite par Dieu dans le commencement du temps ; la création spéciale de l'homme ; la formation de la première femme tirée du premier homme ; l'unité du genre humain ; la félicité originelle de nos premiers parents dans

(1) Il est donc inexact de dire que l'Église abandonne l'interprétation stricte des textes. Elle semble même manifester une certaine préférence pour le jour naturel dans le récit de la création. C'est fort logique. En effet, voici comment s'exprime textuellement la Genèse à propos du premier jour de la création : « Dieu nomma la lumière jour et les ténèbres nuit : *et il fut soir et il fut matin : un jour.* » Il n'y a pas de distinction de lumière et de ténèbres dans les périodes de l'évolution du globe. A noter encore que ces mots si précis : « et il fut soir et il fut matin » reviennent dans le récit sacré pour chaque jour de la création. Les sept jours de celle-ci sont la figuration matérielle de la semaine, et le repos du Seigneur, le septième jour, est la base de la sanctification du sabbat.

l'état de justice, d'intégrité et d'immortalité; l'ordre donné par Dieu à l'homme pour éprouver son obéissance; la transgression de l'ordre divin à l'instigation du diable caché sous les apparences d'un serpent; la déchéance de nos premiers parents de cet état primitif d'innocence; la promesse d'un Rédempteur futur ».

« Ces faits », dit l'autorité doctrinale de l'Église catholique dans cette décision, « touchent aux fondements de la religion chrétienne ».

Cette décision de la Commission Biblique et du Souverain Pontife ne peut étonner que ceux auxquels de trop modernes apologistes ont fait perdre de vue le caractère propre du dogmatisme chrétien. Expression la plus nette du monothéisme dualiste, ce dogmatisme implique des relations précises entre Dieu et son œuvre. Ces relations, à leur tour, ne peuvent être autres que celles qui résultent de la révélation concrète faite par le Créateur à sa créature. Cette révélation, enfin, doit être considérée comme un bloc intangible et les Livres Saints, qui la contiennent, ne peuvent être soupçonnés d'erreurs matérielles graves ni réduits au rang de recueils de légendes pieuses. D'ailleurs, l'union entre le dogmatisme chrétien et sa base historique est à tel point indissoluble que la rupture d'une seule assise dans les faits ou la doctrine suffit à faire crouler tout l'édifice. Que l'on songe seulement à la connexion entre la chute d'Adam et la rédemption opérée par le Christ, ainsi qu'à l'importance de la filiation du Messie! Les formules chères à certains apologistes modernes telles que : « La Révélation tend à un minimum », et leurs coquetteries avec les idées immanentistes, qu'ils voudraient concilier avec la doctrine de la transcendance révélée, les conduiront et doivent les conduire où la théorie des « ascensions humaines » a conduit Foggazzaro, c'est-à-dire à l'anathème.

Le dogmatisme chrétien est rivé à la Bible. Il doit maintenir que le couple primitif, après la chute originelle, a propagé seul la lignée humaine jusqu'à la catastrophe du déluge. Celui-ci détruit l'humanité entière à l'exception d'un juste et de sa famille. Sem, Japhet et Cham peuplent à nouveau la terre. La descendance de Sem, à travers la série des patriarches bibliques, aboutit à Abraham et à la nation juive. La mission providentielle du peuple élu, jusqu'à ce que le dogme et la tradition chrétienne viennent la couronner, domine l'histoire de l'humanité. Elle constitue la raison d'être du monde.

Tout est net et limpide dans cette conception. La chronologie même est précise : quatre mille ans d'après les calculs les plus serrés, six mille ans d'après les interprétations les plus audacieuses, séparent le premier homme du Messie. La filiation est directe; l'intervention divine continue. Jéhovah, le créateur tout-puissant, dont la connaissance, le culte et les faveurs sont monopolisés par la descendance d'Abraham, apparaît tantôt comme un vieil-

lard bienveillant et secourable, se promenant dans les jardins de l'Éden et s'entretenant familièrement avec les patriarches, tantôt comme le Dieu des armées, surgissant dans le tonnerre et la foudre du Sinaï, tantôt comme un maître jaloux, vengeur terrible des offenses faites à sa souveraine majesté.

Au point de vue de l'homogénéité du tableau, l'on se prend à regretter que la théologie ait renoncé à soutenir le géocentrisme et le système de Ptolémée qui, pendant tant de siècles, a fait partie intégrante du dogmatisme traditionnel. Les apologistes les plus modernes, tel le R. P. Wasmann, ne dissimulent d'ailleurs pas que la naïveté confiante des fidèles préférerait continuer de voir dans la terre le centre et le pivot de l'univers, au-dessus de laquelle s'arrondit le ciel comme un globe de cristal bleu, piqué de clous d'or et de deux luminaires, l'un pour le jour, l'autre pour la nuit (1). Cette même naïveté, au temps de Juste Lipse, faisait défendre à l'université de Louvain la thèse que l'enfer devait être au centre de la terre, vu qu'il convenait que les damnés fussent éloignés le plus possible du Ciel, séjour des bienheureux. Mais négligeons ces concrétisations.

L'idée chrétienne, qui se superpose à l'idée hébraïque, tient tout entière dans la théorie de la Rédemption. Faut-il dire que, seuls, des aveugles volontaires peuvent refuser à celle-ci l'admiration et le respect? Devant le rayonnement de la doctrine nouvelle, les rêves de gloire et de domination de l'antique Israël s'évanouissent; les considérations de race disparaissent; le salut devient accessible au genre humain tout entier. En même temps, la personnalité du rédempteur grandit à l'infini. Pour sauver l'homme, couronnement et but de la création, Dieu lui-même s'incarnera et souffrira la mort du gibet. Enfin l'effet de la rédemption dépasse toutes les contingences misérables de la vie actuelle, tout ce que l'étroite intelligence de l'homme peut concevoir, tout ce que ses appétits peuvent embrasser. Les cadres de la nature se brisent, les mystères inaccessibles à la raison surgissent, l'ordre surnaturel est donné.

La rédemption, toutefois, n'est pas plus inconditionnelle qu'elle n'est totale. Rien n'est changé dans le cours apparent du monde, et même la simple intégrité intellectuelle et morale ne suffira pas à l'homme, pour avoir part aux fruits du sacrifice du Christ. La vérité et la loi sont naturelles et d'ordre divin, par conséquent inaccessibles aux seules forces humaines. Dès lors surgissent la communauté et l'autorité doctrinales, dépositaires de cette vérité et de cette loi.

C'est là, l'Église, « société parfaite, d'après la définition théologique, établie par Dieu sur la terre, pour conduire les hommes au salut éternel ».

« Cette Église considère l'homme comme lui appartenant tout entier... Elle

(1) *Der Kampf um das Entwicklungsproblem.* Fribourg; Herder éditeur, 1907, p. 52.

signifie et proclame son droit, le droit de Dieu révélé en Jésus-Christ, en même temps qu'elle agit sur l'homme par des signes sensibles, rites et formules, appropriés aux fins particulières qu'elle se propose (1). »

Dans l'Église même, s'établit la distinction entre la *ecclesia discens*, qui reçoit l'enseignement divin et la *ecclesia docens*, qui le donne. La hiérarchie se dessine. Une évolution continue et irrésistible, à travers les phases de formation des peuples occidentaux, précise émonde et raffermit ses cadres et son autorité souveraine. Elle aboutit à la concrétisation absolue du dogmatisme religieux par la proclamation de l'infaillibilité doctrinale du chef de la hiérarchie, vicaire de Dieu lui-même et participant de son autorité infinie (2).

Nous ne pouvons descendre ici à l'examen détaillé des articles de foi, des prescriptions et des rites du catholicisme romain. Ils ont été synthétisés dans une œuvre dogmatique et éthique d'une envergure vraiment gigantesque, par les Pères de l'Église, les dialecticiens scolastiques que domine la vaste figure de saint Thomas d'Aquin, les théologiens du xvi^e^ siècle, subtils adversaires des Luther et des Calvin, et, enfin, les protagonistes modernes de la foi aux prises avec la science. Cette œuvre — pourquoi ne pas le reconnaître? — est impressionnante de beauté, de grandeur et même de logique, chaque fois que les prémisses imposées par la révélation, les préoccupations de l'autoritarisme ecclésiastique et l'infériorité de l'ambiance générale n'empêchent, pas le libre essor de l'ardent idéalisme et du mysticisme désintéressé des grands théologiens. Même quand il s'agit des conceptions et des dogmes, que l'intellectualité moderne juge les plus évidemment disparates et incohérents, telle que la théorie de la communauté des saints et de l'Eucharistie, il suffit souvent d'une simple transposition des formules traditionnelles pour dégager le symbolisme le plus sublime et les intuitions les plus hautes de l'harmonie cosmique.

Il est à remarquer encore que le dogmatisme ne se réclame ni exclusivement de la raison, ni exclusivement d'une foi surnaturelle. Certaines vérités sont admises comme accessibles à la raison humaine. De plus, la révélation divine possède, dit la théologie, un critérium rationnel, le miracle, qu'elle définit : Un effet (effectus) qui dépasse l'ordre et la puissance de toute

(1) Loisy, *L'Évangile et l'Église* ; Paris, 1903 ; p. 249.

(2) « Écoutez donc le Fils de Dieu fait homme, donnant à ses apôtres ses instructions souveraines et imprescriptibles. Les évêques sont les continuateurs de la mission apostolique. Les fidèles doivent donc les écouter, croire à leur enseignement et leur obéir sous peine de damnation éternelle. Attachez-vous, mes frères, à la pierre angulaire de votre foi. Appuyez-vous sur votre évêque, qui lui-même s'appuie sur le successeur de Pierre, l'évêque des évêques, le représentant immédiat du Fils de Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ. » Lettre pastorale de S. E. le cardinal Mercier, archevêque de Malines, sur le modernisme, accompagnant le mandement de carême pour l'année 1908.

nature créée. La scolastique, qui excelle dans les classifications, détermine qu'il peut se produire, en ce qui concerne l'ordre de l'univers, « præter, supra et contra naturam », et, l'analysant en lui-même : 1° *quoad substantiam facti ;* 2° *quoad subjectum in quo fit ;* 3° *quoad modum faciendi.*

Néanmoins, la force probante du miracle a besoin, pour emporter l'adhésion de la créature humaine, du don gratuit de la foi. Ainsi, ce n'est pas la raison qui fait le fidèle, mais la grâce divine, « le secours interne du Saint-Esprit » (1).

En fait, l'Eglise n'a jamais dédaigné la philosophie. Elle s'est adressée aux grandes écoles d'Athènes et d'Alexandrie, et, de préférence, à la dialectique d'Aristote, pour établir l'existence d'un Dieu personnel éternel infini tout-puissant, et celle d'une âme spirituelle une et indestructible, ainsi que les fondements de la morale. En revanche elle n'a jamais consenti à reconnaître à la raison une autorité réelle. La philosophie, proclame-t-elle, doit s'effacer humblement, dès que surgissent les affirmations du dogme, les mystères de la foi : « Philosophia ancilla theologiae. »

La conception de la vie présente qui se dégage de tout ce dogmatisme est nette et formelle. Le passage de l'homme sur terre est un simple temps d'épreuve, une préparation à une vie ultérieure. Celle-ci sera définitive et donnera des sanctions éternelles aux actes de celle-là.

Le guide obligé du pèlerin de la terre est l'Église catholique, dont les préceptes prennent rang à côté de ceux du décalogue et dont l'autorité divine réclame du fidèle une obéissance filiale, sous peine d'une irrémédiable perdition.

Il va sans dire que la vérité, dont l'Eglise catholique est dépositaire, doit être considérée comme définitive. S'il peut y avoir des degrés dans la compréhension de ces vérités, les interprétations possibles sont renfermées dans

(1) Ce point de vue est un peu trop oublié par l'apologétique moderne, quand elle se donne des allures de liberté scientifique.

Rappelons à ce sujet ce que dit le Concile du Vatican : *Consti. dogm. de Fide : Cap. II. De Revelatione :* « *Eadem sancta Mater Ecclesia tenet et docet Deum, rerum omnium principium, naturali humanæ rationis lumine e rebus creatis certo cognosci posse... attamen placuisse ejus sapientiæ et bonitati alia, eaque supernaturali via, seipsum ac æterna voluntatis suæ decreta humano generi revelare. Huic divinæ revelationi tribuendum quidem est ut ea, quæ in rebus divinis humanæ rationi per se impervia non sunt, ab omnibus expedite, firma certitudine et nulla admixto errore cognosci possunt. Non tamen hac de causa revelatio absolute necessaria dicenda est, sed quia Deus ex infinite bonitate sua ordinavit hominem ad finem supernaturalem ad participandum scilicet bona divina, quæ humanæ mentis intelligentiam omnino superant.* »

Quant au miracle, il est dit : « *Cap. III. De Fide :* « *Ut fidei nostræ obsequium rationi consentaneum esset, voluit Deus, cum internis spiritus sancti auxiliis, externa jungi revelationis suæ argumenta, facta scilicet divina, atque imprimis miracula et prophetias, quæ, quum Dei omnipotentiam et infinitam scientiam luculenter commonstrant, divinæ revelationis signa sunt certissima et omnium intelligentiæ accomodata.* »

des limites très étroites. La tradition, la patristique, les définitions doctrinales des conciles et du Saint-Siège ont érigé partout des barrières rigides auxquelles se heurtent non seulement les réformateurs, mais encore leurs antagonistes trop zélés (1).

***

En face du dogmatisme religieux, la pensée moderne élève comme revendication fondamentale la liberté complète de l'intelligence humaine, l'abolition de la foi aveugle, la déchéance en somme de l'autorité doctrinale absolue, basée sur la révélation divine directe. Il n'est pas sans intérêt de retracer les étapes de cette revendication.

C'est une grave erreur de croire que la lutte consciente contre la base du dogmatisme et de l'autorité doctrinale ait été de tous les temps ou même qu'elle remonte fort loin. L'on ne peut notamment estimer bien haut la part matérielle des grands réformateurs qui, au XVI^e^ siècle, détachèrent de Rome la moitié de la chrétienté occidentale. S'ils posèrent le principe individualiste en face de la hiérarchie dominante, c'est très confusément et sans se rendre compte de son dynamisme révolutionnaire. De Wiclef et Huss à Jansénius, les coryphées de l'antipapisme ne croyaient s'attaquer qu'à des excroissances du dogmatisme romain. Les plus célèbres d'entre eux, les Luther, les Melanchthon, les Calvin ne valaient ni mieux ni pis au point de vue dogmatique que les théologiens de Léon X. Leurs continuateurs substituèrent fréquemment au dogmatisme romain une mentalité plus étroite encore. Des débris de la citadelle de l'autorité romaine, ils en érigèrent d'autres où l'on étouffait davantage.

Par contre le germe philosophique, qui devait désagréger l'autorité écrasante de la révélation, se trouve chez toute une série de grands penseurs, dont la plupart restèrent des chrétiens convaincus. Ainsi à l'orée des temps modernes, le cardinal Nicolas de Cuse reconnaît que c'est la conscience immanente de l'humanité qui, dans l'évolution de l'histoire de la pensée, doit faire la clarté par elle-même et pour elle-même. L'œuvre intellectuelle de la Renaissance fut immense, autant et davantage dans les pays restés catholiques que dans l'Europe protestante. Descartes, en combattant la conception scolastique de la substance et en lui substituant la conception moderne de la fonction, dépasse de loin comme libérateur de la pensée humaine le moine de Wittenberg et l'homme de Genève. Leibnitz alla plus loin encore dans la voie de l'émancipation définitive, en donnant comme base à la philosophie la question de Pilate : « Quid est veritas? » Le criticisme de Kant enfin démo-

(1) C'est ainsi que Loisy a pu convaincre d'eutychianisme ses contradicteurs les plus fougueux.

lit les dernières barrières qui s'opposaient à l'essor de la pensée humaine. Le lourd marteau du philosophe de Koenigsberg a réduit en poussière les cadres artificiels érigés par les théories religieuses et respectés servilement par la philosophie traditionnelle. En faisant ressortir lumineusement les antinomies essentielles des conclusions métaphysiques absolues, il posa clairement le problème cosmique et humain sur les bases de la raison positive et rendit ainsi possible tout le mouvement intellectuel du XIXe siècle, les vastes conceptions d'un Hegel et la transposition radicale du problème de l'harmonie cosmique. Toutefois, telle était la puissance de l'empreinte, que Kant lui-même, loin d'oser aborder de front l'orthodoxie régnante, chercha une impossible conciliation entre elle et son criticisme.

Aujourd'hui, le débat est abordé avec une franchise entière et aucune dialectique ne peut donner le change au sujet du caractère de la lutte suprême engagée entre les vieilles conceptions dogmatiques et les tendances de la pensée moderne. Il ne s'agit plus ni d'un article de foi ou de doctrine déterminée, ni d'une question d'interprétation isolée. Le point de départ lui-même est en cause et jamais le choc des idées n'eut d'allures plus vastes, d'aspect plus tragique.

Le dogmatisme prêche l'obéissance là où l'esprit revendique son émancipation. Le premier exige un acte de soumission ; le second veut l'expansion libre et pleine de tout ce qui constitue sa nature. Le conflit s'établit entre la révélation extérieure appuyant de menaces et de promesses pour l'éternité l'offre d'un havre immédiat à l'inquiétude humaine, et l'immanente aspiration vers l'affirmation toujours plus claire de l'intellectualité et de la volonté humaines, la poursuite autonome des harmonies de l'infini cosmique, l' « excelsior » libre du poète à travers les abîmes de l'espace et du temps, qui ne redoute ni l'âpre solitude de l'effort, ni les ténèbres de la route, ni l'incertitude du but. L'une veut mener à Dieu par l'obéissance ; l'autre veut dégager le dieu qui est en nous.

Plus que jamais l'on admet que la vérité doit être une, qu'elle doit même être simple. Mais si la philosophie moderne, de même que le dogmatisme, constate combien à travers les fumées des imperfections de l'intellectualité humaine la vérité transparaît vaguement, fragmentairement et successivement, combien sa souveraine majesté se reflète caricaturée, voilée et imprécise dans nos pauvres petites concrétisations ; d'autre part elle estime que la raison d'être de la pensée consiste à dégager cette vérité, que l'effort à faire exige impérieusement une liberté entière et que la prétention de marquer l'étape dernière dans la connaissance possible de la vérité — prétention qui a été celle des religions successives — est à la fois naïve et monstrueuse.

Ne craignons pas d'aller plus loin encore, d'être clairs entièrement.

Les symboles, auxquels le dogmatisme exige de souscrire, n'ont aucune valeur d'après la pensée moderne. Ce n'est pas ce que l'on croit, ce n'est pas ce que l'on sait, qui importe : c'est la façon dont on croit, la façon dont on sait. Les formules et les mots ne sont rien en présence de problèmes dont il n'est pas donné à l'homme de mesurer toute la profondeur (1), en présence surtout des dégradations infinies de la compréhension individuelle. Il faut s'élever très haut pour atteindre certaines conceptions matérialistes ou agnostiques du monde. En les atteignant on est plus près de la vérité, on peut la sentir plus profondément, on l'appliquera fréquemment avec plus de grandeur et de vraie charité que la tourbe des esclaves de la lettre.

L'apologétique n'a pu se résoudre jusqu'ici à faire preuve de sincérité vis-à-vis de cette orientation de la pensée moderne. Parce que le rationalisme a nourri des illusions excessives, parce qu'il y a eu des erreurs et des lacunes évidentes dans les synthèses prématurément établies, la sophistique théologique a cru pouvoir proclamer la faillite du mouvement antidogmatique ou bien le taxer de présomption folle et d'autothéisme. On ne peut parler d'orgueil là où l'effort est sincère, et de fait, le résultat immédiat de cet effort est de donner à l'homme la sensation profonde de sa petitesse. Lorsque, derrière les coulisses du dogmatisme ancestral, se découvre l'immensité du mystère du monde, le premier mouvement de l'intelligence est de se réfugier dans la négation matérialiste ou du moins de borner volontairement son horizon par un agnosticisme plus ou moins étroit. Quant à l'erreur, toute théologie doit reconnaître que l'inexacte et fragmentaire compréhension de la vérité est inséparable de l'essentielle imperfection de notre nature. La certitude apodictique nous est inaccessible. Or, la pensée moderne demande simplement à étendre cette vérité — la seule qui soit rendue évidente par l'observation — au champ entier de l'intelligence humaine, sans en exclure les divers dogmatismes religieux qui se partagent la domination du monde. De toutes façons, c'est à la fois une pétition de principe et un sophisme que de vouloir induire des déviations et des défaillances de la pensée humaine la justification d'un quelconque symbole religieux de croyances.

(1) « Quel est donc l'homme de bonne foi, demande Tyrrel en ripostant au cardinal Mercier, qui peut dire et croire que les formules théologiques sur la Trinité, l'Union hypostatique où la Transsubstantiation que nous apprenons aux fidèles à répéter, évoquent dans leurs intelligences des notions correspondantes ? Ne sait-on pas bien que, pour les théologiens eux-mêmes, quand on les serre de près, ce ne sont là que des mots ? Non, Éminence, quand nous prêchons au peuple ce que le Christ prêchait, nous le nourrissons de pain ; mais quand nous lui enseignons la scolastique, nous le nourrissons de mots et de vent. » G. Tyrrel, *Suis-je catholique ?* (*Medivalism*). Paris, 1908 ; E. Nourry, éditeur, p. 193.

Il n'est pas sans intérêt de faire observer ici que cette dialectique spécieuse, toute de subtilités et d'équivoques, a, comme contre-partie, une tyrannie intellectuelle absolue. Le catholicisme a poussé jusqu'à ses dernières conséquences pratiques le principe autoritaire. Toujours il a subordonné toutes les considérations humaines à la nécessité de la foi. Son incubation millénaire a fini par créer une ambiance intellectuelle, qui, pratiquement parlant, rend toute discussion oiseuse avec les croyants, tant que ceux-ci refusent d'en voir le caractère artificiel et ne font pas l'effort de s'en émanciper. Aussi, avant d'aller plus loin, convient-il de préciser les conditions extérieures dans lesquelles se produit le choc des idées.

Il faut se rendre compte avant tout de ce fait que l'Église catholique n'a rien abdiqué de son intransigeance moyenâgeuse. Sans doute, des deux congrégations romaines chargées de veiller sur l'intégrité de la foi, la plus ancienne, la SS. Congrégation de l'Inquisition, est aujourd'hui privée de ses terribles moyens d'action. Elle ne demeure plus qu'à titre de témoin muet, mais singulièrement éloquent, de la mentalité fondamentale de l'orthodoxie. En revanche, la seconde, dont le concile de Trente promulgua les règles à la suite de la diffusion plus rapide et plus facile des idées au moyen de l'imprimerie, la SS. Congrégation de l'Index, subsiste sans modification. La constitution *Apostolicæ Sedis* du 12 octobre 1869 la confirma solennellement. Récemment encore le Vatican refusa de prêter l'oreille aux respectueuses propositions de réforme, formulées par l'élite des théologiens allemands. Il enrichit au contraire la liste des livres nominativement condamnés des ouvrages de Tyrrel, de Loisy, etc., et même du *Santo* et de *Leïla* de Foggazzaro, qui portait à l'Église catholique un amour d'artiste et un dévouement filial.

L'apologétique scientifique oublie volontiers que parmi les livres dont la lecture et même la détention sont défendues sous peine d'excommunication *latæ sententiæ*, dont l'absolution est réservée au Souverain Pontife, figurent, en dehors des écrits de théologie suspects, ceux de tous les philosophes de quelque renom : Bacon de Verulam, Hume, Locke, Montaigne, Descartes, Malebranche, Kant, etc., et jusqu'aux ouvrages de Grotius, bases du droit international moderne. On relève encore parmi les écrivains nominativement anathématisés: Balzac, Dumas père et fils, Heine, Victor Hugo, Lamartine, etc., etc., les uns pour *opera omnia*, les autres pour leurs œuvres les plus connues.

Mais la liste est peu de chose à côté des règles. Sans compter les proscriptions de livres inoffensifs *in odium auctoris*, et la défense de traiter certains sujets (parmi lesquels l'*Augustinus* de Jansénius et la constitution *Unigenitus* de Clément IX), ces règles interdisent par catégories tant d'écrits et prescrivent aux publicistes et aux libraires des précautions tellement étroites

que leur stricte observation rendrait impossible aux catholiques toute étude et toute occupation intellectuelle.

Cette préoccupation constante de la hiérarchie d'isoler intellectuellement le troupeau des fidèles, de ne laisser arriver à lui les idées philosophiques et scientifiques que filtrées, tamisées et dénaturées à plaisir, d'empêcher enfin par tous les moyens la libre expression et la diffusion des théories hétérodoxes, se trahit dans toute son action publique et secrète, dans ses interventions politiques, dans ses revendications pédagogiques, dans les instructions données à son clergé, dans l'impulsion si multiple et si complexe communiquée au zèle de ses adhérents trop souvent fanatiques. Toute initiative intellectuelle lui est suspecte. Au cours du XIXe siècle, l'Église a connu toute une pléiade d'esprits éminents prêts à reconnaître l'immense déplacement des problèmes et des besoins intellectuels, et soucieux de déblayer les gravats amoncelés pendant 2.000 ans sur les bases du temple : ils furent impuissants toujours, persécutés souvent. En somme, pour peu que l'on veuille écarter les apparences, on constate que les deux caractères dominants de la défensive ecclésiastique sont l'affirmation exorbitante de l'esprit d'autorité en haut, la culture méthodique d'une religiosité sentimentale en bas. La dialectique n'intervient qu'en ordre subsidiaire. Encore est-elle plutôt négative, en ce sens qu'elle cherche fort peu à établir la justification des conceptions dogmatiques. Elle s'attache surtout à relever ce qu'il y a de discutable dans les théories de ses adversaires et s'ingénie à présenter comme preuves de la véracité de l'orthodoxie chrétienne tout ce qui tend à démontrer le bien-fondé des préoccupations religieuses en général.

Au point de vue de l'affirmation de l'autoritarisme, l'histoire se répète. L'an 1300, la première année jubilaire, vit Boniface VIII, après la mort du dernier rejeton de l'impériale lignée des Hohenstaufen sur l'échafaud de Naples, se poser en dominateur du monde et se revêtir à la fois des insignes du Pontificat et de ceux de l'Empire. La bulle du 18 novembre 1302 proclama en ces termes : « Nous disons formellement et affirmons que toute créature est sujette des papes romains et nous publions que ceci est nécessaire pour obtenir le salut de l'âme. » Ce fut l'expression suprême de la doctrine de la suzeraineté universelle de la papauté et de la politique des Grégoire VII et des Innocent III. Ce fut également son chant du cygne. Boniface VIII eut beau « donner » à Albert d'Autriche « par la plénitude de la puissance papale le royaume de France » : le gant de Nogaret ne tarda pas à frapper l'orgueilleux pontife au visage et la papauté, qui avait pu disposer de l'Empire, de l'Angleterre, de l'Irlande, de la Sicile, de l'Aragon, du Portugal, de la Hongrie, du Danemark, etc., vit s'effondrer définitivement ses prétentions politiques générales au lendemain de leur affirmation la plus solennelle.

La fin du XIXe siècle a vu quelque chose d'analogue à l'année jubilaire de

Boniface VIII et à la bulle *Unam Sanctam*. La publication du *syllabus* et la proclamation de l'infaillibilité papale sous le pontificat de Pie IX en sont les pendants modernes. La mentalité est la même. L'essai d'asservissement de l'intelligence humaine est aussi caractéristique que l'essai d'asservissement des corps et des âmes à la fois, tenté il y a six siècles.

Sans doute, sous peine de consommer immédiatement sa déchéance, l'Église est obligée de cultiver l'enseignement. C'est une nécessité impérieuse pour elle de chercher à canaliser les courants de la pensée. Dans cet ordre d'idées, le zèle de son clergé et l'esprit de sacrifice de ses ouailles ont fait de belles et grandes choses. Mais il ne faut pas se tromper sur les raisons déterminantes de cette politique. Elle n'est qu'une manifestation de l'esprit de préservation et elle s'inspire, au fond, d'une méfiance et d'une hostilité irréductibles contre l'intellectualité libre (1).

Voilà l'opposition véritable entre la science et la foi : elle est flagrante et indéniable.

Qui niera d'autre part que l'esprit d'intolérance aboutit fatalement à l'expression personnelle, haineuse et mesquine ? De fait, que voyons-nous partout ? Qu'un point de dogme ou de discipline soit mis en cause, qu'un intérêt politique ou matériel de la religion soit heurté, et immédiatement l'on assiste à un déchaînement d'attaques de toute nature, qui atteignent facilement dans les couches inférieures du clergé et du journalisme croyant un diapason odieux. L'hétérodoxe, quelque haute que soit sa science, quelque pure et désintéressée que soit sa vie, est suspecté, vilipendé, et, si les circonstances s'y prêtent, poursuivi dans tous ses intérêts matériels et moraux. Comment s'étonner dès lors que le non croyant à son tour soit tenté d'oublier la grandeur des conceptions religieuses ? Il ne peut que trouver une amère dérision dans le fait des hiérarchies, qui se réclament d'un côté d'une origine divine, de la possession d'une vérité intangible et de promesses solennelles d'éternité, tandis que de l'autre elles n'ont pas assez de confiance dans leur

(1) Personne n'a été plus cruel pour la soi-disant liberté scientifique de l'Église que Tyrrel. « Sans doute, dit l'ex-jésuite, l'on ne voit plus l'Église se mettre en travers des découvertes de la physique, de la physiologie, de la géologie et de l'astronomie, mais à qui devons-nous la conquête de cette liberté et quel en a été le prix ? Est-ce à l'Église et aux théologiens ou à ceux que les théologiens combattaient et persécutaient ? La théologie a toujours résisté, ne cédant le terrain que pied à pied. Quand elle a dû se tenir pour battue, elle s'est réfugiée dans le silence, un silence hostile plein de mauvaise humeur. La théologie abandonne-t-elle son principe ou ne se sent-elle plus la force de le défendre ?...

« L'Église a donné l'assaut à toutes les sciences les unes après les autres, essayant de les étouffer dès leur naissance Si l'Église était arrivée à ses fins, si la raison n'avait pas refusé de la suivre, nos idées scientifiques d'aujourd'hui seraient celles de la Bible. »

L'ex-jésuite dresse ensuite une liste longue et saisissante des actes d'hostilité de l'Église contre les recherches scientifiques au cours des derniers siècles. Elle est trop longue pour trouver sa place ici. Voir l'ouvrage déjà cité : *Suis-je catholique ?* p. 141 à 150.

valeur réelle pour supprimer inquisition et index, excommunications et anathèmes, violences et persécutions. Il se refusera à croire à la réalité de la foi dans les sphères supérieures du clergé et de la science catholique, pour ne voir partout qu'arrogance sacerdotale, compromissions honteuses et fétichisme stupide. Il aura tort grandement, parce qu'il ne se sera pas rendu compte de l'action enveloppante et incessante de l'ambiance, nourrie sans cesse par les pratiques religieuses les plus raffinées. Et néanmoins il serait si facile de faire le pas décisif vers le rapprochement des esprits et la jonction des forces civilisatrices. Il suffit que l'apologiste et le croyant se rendent compte de tout ce que leur mentalité a d'artificiel et, scientifiquement parlant, d'illégitime. Il suffit que tout le monde s'accorde le bénéfice d'une sincérité entière, et combatte avec les seules armes intellectuelles, dans une lice largement ouverte, sans dresser des barrières arbitraires et sans faire appel à des facteurs de confusion.

*
* *

La division du débat contre le dogmatisme religieux est donnée par la tactique séculaire de ses apologistes Ceux-ci cherchent d'abord à établir l'origine surnaturelle des enseignements de l'Église ; ce n'est qu'ensuite qu'ils se préoccupent de les justifier philosophiquement. Une fois qu'ils ont établi la certitude absolue du dogme, ils sont d'ailleurs sauvés de l'obligation de fournir une démonstration scientifique rigoureuse. La réfutation du dogmatisme, sous peine de rester incomplète, doit donc réaliser deux conditions : la destruction des bases de l'autorité dogmatique et la mise en lumière de l'inadmissibilité de ses théories. En d'autres termes, il faut d'abord découronner le dogmatisme religieux de son auréole divine et descendre ses doctrines au niveau des théories qui doivent être jugées au point de vue exclusif de leur valeur intrinsèque. Il faut démontrer ensuite que ses doctrines, bien loin de satisfaire au postulat fondamental d'une harmonie, d'une justice et d'une logique des choses, doivent être repoussées comme controuvées en fait et comme entachées d'une infériorité philosophique flagrante. Ce sera la tâche des deux chapitres qui suivent. Toutefois ces phases de la discussion ne sont pas tranchées d'une façon nette. Elles ont des éléments communs et la démonstration négative complète surgit de leur ensemble.

Observons dès maintenant, pour écarter tout malentendu, que l'on ne peut pas se contenter de détruire. Le dogmatisme religieux garderait une raison d'être incontestable, si, par delà les ruines de ses affirmations concrètes, l'on ne voyait rien qui puisse remplacer celles-ci. L'objet de la partie positive de la présente étude sera de montrer que les constatations des sciences naturelles et les observations psychologiques dessinent les grandes lignes d'une conception cosmique plus vaste et plus sereine que celle des religions

positives. Cette conception, sans rien sacrifier des hauteurs auxquelles s'est élevé le christianisme historique, le débarrasse de tout ce qu'il a de visiblement artificiel et contradictoire, Son examen pourra être abordé seulement quand le terrain aura été déblayé aussi bien des illusions du dogmatisme matérialiste que des prétentions du dogmatisme religieux.

CHAPITRE II

L'inanité du dogmatisme religieux

A

Les bases de l'autorité dogmatique

L'état du débat. — Son ordonnance.

La véracité des Écritures Saintes. — Ses limites. — L'infini de l'espace, l'infini du temps et l'infini des relations. — L'effacement des cadres antiques de la pensée. — L'illusion du concordisme. — Une constatation décisive.

L'authenticité des Écritures Saintes. — L'exégèse scientifique et l'exégèse traditionnelle. — L'Ancien Testament et son caractère. — Le Nouveau Testament; le caractère des Évangiles ; le « Christus problem ».

Le miracle. — Le sentimentalisme religieux. — L'admissibilité intrinsèque et la réalité objective du miracle. — Sa valeur dialectique. — Le miracle de l'Église. — Conclusion.

La base de l'autorité dogmatique de l'Eglise chrétienne se réduit à l'origine divine des Écritures Saintes. Rien peut-être n'est plus ingrat que sa discussion. Apologistes et adversaires du dogme ont ressassé jusqu'à l'insipidité les polémiques au sujet de l'accord entre les affirmations de la science et celles de la foi et trop souvent leurs querelles ont dégénéré en dialectique pure. De part et d'autre, l'on a négligé le sens profond des conceptions cosmiques en présence de l'ensemble des constatations critiques, pour s'attacher aux détails et s'enliser dans les sables mouvants des considérations accessoires. La confusion s'augmente encore des concessions que les apologistes font à la pensée moderne, quand les naïvetés cosmiques, physiques et historiques de la Bible ou bien ses tares éthiques les embarrassent trop. Cette tactique a introduit insensiblement des modifications profondes dans la position primitive du débat. L'atavisme religieux aidant, c'est elle surtout qui dissimule la nécessité d'un remaniement radical du code intellectuel et moral de l'humanité aux yeux de la masse des croyants. Aussi est-il indispensable de prendre le débat de haut, tout en respectant l'ordonnance traditionnelle que lui ont donnée les apologétiques, à savoir l'examen :

De la véracité des Écritures Saintes ;

De leur authenticité ;

Des faits positifs, miracles et prophéties, qui constituent au gré des théologiens, la signature exclusive de Dieu leur inspirateur.

*
* *

En ce qui concerne la véracité des Écritures Saintes, il n'est pas superflu d'en déterminer au préalable les limites. On doit poser en principe que le dogmatisme religieux est obligé de revendiquer une véracité entière pour la parole de Dieu. Sans doute cette véracité n'implique pas l'exactitude matérielle et définitive des termes et des images : ceux-ci peuvent et doivent tenir compte des idées courantes et des imperfections de la compréhension des masses. Sans doute encore l'on ne peut considérer la Bible comme un manuel d'histoire ni comme un traité de physique. Mais en revanche la parole de Dieu ne peut pas se trouver en opposition nette avec la vérité objective des faits, et la synthèse générale, cosmogonique et historique qu'elle nous présente, doit être exacte dans son ensemble.

Or, quelles sont les constatations positives que la science oppose à celle-ci? Quel est le sens général de ces constatations?

L'astronomie, la première, a fait éclater en mille morceaux le globe de cristal bleu aux clous d'or, qui, au sens traditionnel des Écritures, s'arrondit au-dessus du séjour de l'humanité militante et au delà duquel s'ouvre l'empyrée, séjour de la divinité et des élus. Elle a sondé les abîmes infinis de l'espace sidéral, repéré et jaugé les systèmes d'étoiles fixes et de nébuleuses en assignant à leurs orbites des distances inconcevables et relégué la terre et son satellite, le soleil et les planètes, parmi les constellations infimes. Le géocentrisme, qui domine toute la conception cosmique de la Bible, a sombré ainsi dans une ruine définitive.

De plus, en faisant ressortir la puérilité des idées judéo-chrétiennes au sujet de l'ensemble du monde matériel, l'astronomie porta encore la première atteinte à l'anthropocentrisme, qui fait de l'homme le but de l'univers et qui constitue incontestablement la base de toute l'orthodoxie religieuse. A cet égard, l'on a jugé trop sévèrement les cardinaux qui condamnèrent Galilée. Ceux-ci virent aussi juste que l'auteur de l'encyclique « Pascendi » et les consulteurs contemporains de la Commission biblique du Vatican alarmés des progrès du modernisme. Dans le procès du grand florentin, il s'agissait moins de l'atteinte portée à quelques textes secondaires des Écritures, que de son idée générale et des horizons qu'elle ouvrait au delà des cycles bien ordonnés et étroitement limités de la pensée traditionnelle. En livrant l'infini de l'espace au jeu harmonique des forces naturelles, l'astronomie posait pour la première fois le problème de la genèse et de la raison d'être de l'univers en dehors et au-dessus de la tradition édénique et de l'humanité elle-même.

L'histoire et l'ethnologie ont porté au dogmatisme traditionnel des coups moins graves, mais plus visibles. Lentement mais sûrement, elles ont reculé les bornes de l'humanité, en cantonnant dans un coin étroit, quoique singulièrement intéressant, l'évolution et le rôle du judaïsme. Autour du vieux bassin méditerranéen, des fouilles méthodiques firent surgir des civilisations insoupçonnées dans leur étendue et leur durée, inconnues des poètes les plus anciens. Les hauts plateaux de l'Asie centrale, les fleuves de l'Inde mystérieuse, les rives et îles de l'Océan Pacifique livrèrent un à un leurs secrets, en élargissant et en approfondissant les horizons de l'historien dans des proportions immenses. Les forêts du Yucatan nous révélèrent l'antiquité des races du Nouveau Monde et les vestiges imposants d'un art qui évoque les plus anciennes manifestations de l'architecture et de la sculpture de l'Égypte. Le continent noir même, dont l'ethnologie confuse autant que curieuse commence seulement à se préciser, contribue pour sa part à montrer combien vaste fut le développement de la race humaine dans le recul des âges et combien peu les cadres bibliques peuvent prétendre le contenir.

Il appartenait toutefois à la géologie de nous révéler toute l'envergure du problème humain historique. Par delà les monuments et les écrits, par delà les traditions et les légendes, celle-ci a découvert les traces de l'humanité quaternaire, dont les hordes sillonnaient toute l'Europe, et permis l'hypothèse d'une humanité tertiaire.

La géologie devait faire davantage. Comme l'astronomie avait ouvert l'infini de l'espace, elle devait montrer la nature à l'œuvre dans l'infini des temps. Par delà l'humanité, elle s'est enfoncée dans les millions et les millions d'années de la période de formation du globe terrestre. Elle a fait repasser devant nos yeux les singulières et puissantes manifestations de la vie animale et végétale, ensevelies dans l'immense nuit du passé, depuis le mammouth et l'ours des cavernes jusqu'aux radiolaires du cambrien et de l'algonquin. Par delà la vie, elle nous a montré les rochers se résoudre en masses ignées. Enfin, par delà le chaos incandescent, elle a fait surgir la nébuleuse primitive de notre système solaire. Il faut bien se dire que rien ne nous permet de voir en elle la nébuleuse initiale, celle qui a commencé le temps, tout comme rien ne nous permet de voir dans la plus distante des étoiles l'astre ultime, celui qui fixe les bornes de l'espace. Dans un sens comme dans l'autre, la nature s'étend dans l'illimité et dans l'incommensurable.

Après avoir fait tomber toutes les barrières devant l'action de la nature, il restait à l'intelligence humaine à surprendre, sinon le mystère de son essence, du moins l'harmonie souveraine de ses manifestations, l'enchaînement des phases de la formation du monde et les relations profondes qui unissent les êtres. L'œuvre est immense. Elle reste fragmentaire sur les

points où s'est produit l'effort le plus grand ; ailleurs, elle est à peine ébauchée.

Ce fut la biologie qui porta le premier rayon de lumière dans la complexité gigantesque du cosmos. C'est elle aussi qui enregistre le résultat positif le plus considérable. Sans doute, le tableau de la succession et de la coexistence des êtres vivants, qu'elle s'est attachée à dresser, est loin d'être complet. Mais l'harmonie de l'ensemble commence à se dessiner, les relations apparaissent, la parenté essentielle des formes successives et parallèles s'accuse. De l'*homo sapiens* jusqu'à la cellule primitive, le chemin est jalonné.

L'œuvre de la biologie se prolonge aujourd'hui en deçà de la cellule par la physique et la chimie, au delà de la vie animale par la psychologie expérimentale. Dans le premier sens, le *panta rei* de la philosophie grecque se trouve confirmé par les constatations des Ostwald, des Crookes, des Curie. Les « éléments » perdent leur fixité. Tout se décompose, tout flue, tout est en gestation. Pour changer de nature, l'uranium comptera par siècles de millions d'années ; d'autres éléments mueront en quelques secondes. La radioactivité fait table rase des fondements réputés inébranlables du matérialisme ; l'atome lui-même disparaît comme réalité objective (1). Au-dessous et autour de l'humanité l'infini des temps et l'infini de l'espace est envahi par l'infini des relations, par l'évolution sans limites et sans points fixes.

Dans l'autre sens, la pensée contemporaine n'a pas encore osé s'élancer résolument dans l'immensité du devenir possible, ni reprendre, sur des bases conquises par la science moderne, la spéculation métaphysique au point où l'ont laissée les éléates et les péripatéticiens. Elle continue de redouter la facilité des déviations et son effort porte surtout sur la psychologie expérimentale. Sur ce terrain, l'œuvre accomplie est déjà notable. La décomposition méthodique des états dits de folie, l'observation rigoureuse des télépathies, des suggestions et des hallucinations, ont déplacé considérablement les données traditionnelles du problème du « moi ». L'artificialité et le vide des théories traditionnelles au sujet de l'ordre spirituel et matériel, de leur « harmonie préétablie », de leur « coopération » et de leur « union substantielle » éclatent à l'évidence. Des communications toujours plus serrées, des points de contact toujours plus nombreux s'établissent entre les extrêmes, — l'esprit et la matière, — mais non pas pour communier dans le culte exclusif de cette dernière comme se le sont imaginés hâtivement des pionniers de la science nouvelle. Si les limites tendent à s'effacer entre les deux règnes, que l'on croyait séparés par un abîme infranchissable, l'immensité des perspectives auxquelles le spiritualisme voulait faire droit demeure tout entière. Le problème de la persistance du « moi » s'élargit à ses origines au lieu de

(1) Voir la conférence de Sir William Crookes sur les nouveaux éléments de la chimie, au Club des Auteurs, à Londres, 1910, et plus loin : « Les dogmatismes matérialistes »

disparaître et le mystère proprement dit de l'être, qui se confond avec le pourquoi essentiel du monde, conserve toute son impénétrabilité.

Observons en passant que l'effacement des cadres antiques, qui s'opère tout le long de la ligne de la pensée humaine, est le plus sensible aujourd'hui dans l'ordre éthique. La complexité, la différenciation et la sensibilité à l'ambiance, que les laboratoires de psychologie ont montré dans l'activité intellectuelle et morale de l'homme, arrache définitivement celui-ci à la rigidité des théories, au formalisme des préceptes et à l'immutabilité des sanctions du dogmatisme.

Ces considérations permettent de passer outre à toutes les discussions vulgaires et à tous les détails des récits bibliques, tels que les modalités de la création d'Adam et d'Ève, l'histoire du serpent et du péché originel, le déluge, la tour de Babel et les mythes des patriarches. Ces discussions ont permis souvent d'admirer l'ingéniosité des dialecticiens du dogmatisme. L'on est amené quelquefois à rendre hommage à leur science et à leur relative largeur de vues. L'on arrive même à comprendre que la candeur de certains croyants se flatte d'avoir démontré victorieusement la concordance des conquêtes scientifiques modernes avec le dogmatisme traditionnel de l'Église. Mais du moment que l'on prend en mains les textes et que l'on envisage de près la logomachie apologétique, les accords péniblement établis sur les points de détail apparaissent dans toute leur pauvreté et l'irréductible opposition des conceptions générales s'impose avec une évidence entière. Pour rappeler le mot de Hume, c'est avec des bottes de paille que les concordistes prétendent arrêter l'irruption d'un océan.

Une constatation bien simple juge d'ailleurs définitivement et le concordisme et la décision moyenâgeuse de la Commission biblique. Si la science catholique peut encore essayer tant bien que mal de défendre la tradition judéo-chrétienne sur les points où la science libre est réduite à des hypothèses, il lui est en revanche formellement interdit de faire encore œuvre positive. Libre à elle de contester l'origine simiesque de l'humanité ou telle hypothèse au sujet de l'évolution des espèces : mais du moment qu'elle pousse ses recherches au delà de controverses de détail, du moment qu'elle veut faire œuvre positive, elle ne pourra plus avoir le moindre égard pour les textes de la Genèse ni pour les décrets de Rome. Tout comme l'incroyant, les chercheurs inféodés au dogmatisme devront se borner à étudier comment et à travers quelles destructions, à travers quelles transformations et ascensions, la brute primitive, surgissant au milieu d'ennemis terribles, réussit à se dégager de l'animalité ambiante, à perpétuer l'espèce, à se grouper, à créer la famille, le clan, la race. Ce serait une dérision que de leur demander de situer l'état paradisiaque dans les périodes géologiques ou d'introduire la généalogie des patriarches, base matérielle de la théorie du peuple élu et de

son Messie dans les phases de l'évolution qui a mené l'homme sauvage jusqu'au seuil de l'histoire, où il polit la pierre, érige les dolmens et construit les cités lacustres. Il n'y a entre les données scientifiques et les récits de la Bible ni points de contact, ni éléments de repère, ni possibilité d'adaptation.

La conclusion s'impose. Les Écritures Saintes n'ont rien de véridique au sens propre du mot. Elles n'ont rien qui soit directement divin. L'image du monde, qu'elles prétendent imposer à la foi de l'humanité, est aussi éloignée qu'il est possible de l'être de la réalité objective. Aucun des faits positifs, aucune des filiations qui doivent étayer les revendications d'une investiture divine, élevées par les Églises, ne résistent à l'examen. Dès maintenant les livres sacrés du dogmatisme apparaissent comme des concrétisations lentes d'intuitions, de symboles et de vagues souvenirs : elles constituent simplement l'un des produits les plus suggestifs des matérialisations que la pensée des foules fait subir aux aspects successifs de la vérité.

La critique philologique et historique des textes, qui commence à dégager les grandes étapes du travail séculaire de conglomération auquel nous devons le canon et la version « reçue » des Livres Saints, achève de mettre en relief ce dernier point de vue.

En essayant de relever les grandes lignes des polémiques modernes autour de l'authenticité des Écritures Saintes, l'on ne peut se refuser à reconnaître que ces lignes sont appelées probablement à se modifier encore. Il ne saurait en être autrement : la critique purement scientifique des Livres Saints est de date trop récente pour qu'on puisse exiger d'elle une œuvre complète. Malgré la sagacité de quelques-unes de leurs observations, les Voltaire et les Reimarus, égarés par la passion, ne comptent pas. Dans les rangs des savants religieux, le respect a empêché jusque vers le milieu du XIX^e^ siècle que l'analyse des textes fût abordée avec une pleine liberté d'esprit. Les diverses confessions chrétiennes, sorties de la réforme de Luther, livraient leurs batailles aux sanctions souvent sanglantes autour du sens des textes bibliques, sans mettre en cause leur origine et leur autorité. L'effort des exégètes, devant les obscurités et les contradictions du texte divin, se bornait à chercher des interprétations plus ou moins plausibles et, faute de mieux, à dissimuler des anomalies irréductibles sous des hypothèses dans lesquelles la piété du théologien avait plus de part que la sagacité et la conscience du savant. Cette méthode ne pouvait que resserrer la logification religieuse. Les hérésies mêmes, justifiant le mot fameux : « Oportet et haereses esse », avaient pour effet pratique d'asseoir plus solidement la tendance prédominante puisqu'elles se gardaient de toucher aux bases.

Aujourd'hui encore les exégètes et les philologues que compte l'Église catholique, restent volontiers dans l'ornière ancienne. La discussion essentielle, c'est-à-dire la détermination du caractère général des Écritures Sain-

tes et l'histoire impartiale de leur genèse, est négligée tout à fait ou traitée comme la discussion de la théorie évolutive, c'est-à-dire dans ses détails accessoires et dans l'ambiance momentanée des polémiques (1). En pratique d'ailleurs, l'exégète et le philologue catholique éprouvent plus de difficultés encore que le naturaliste à faire œuvre franche. La tolérance relative, qui existe pour les sciences naturelles, disparaît totalement dans son domaine spécial. Une discipline rigide l'oblige à orienter ses études dans un seul sens : la corroboration des opinions traditionnelles. L'indépendance, dont il fera preuve dans la mise à jour de ses investigations et de ses constatations, trouvera sa sanction rapide, non pas par une réfutation scientifique, mais par une mise à l'index, l'interdit et l'excommunication. La condamnation de Loisy en est un frappant exemple. D'autres faits sont peut-être plus caractéristiques encore. Ainsi, le commentaire des psaumes du jésuite J.-K. Zenner vient d'être mis à l'index parce que, d'accord avec tous les exégètes protestants et nombre de savants catholiques, il estime que seul le 18e psaume peut être attribué avec quelque certitude à David. Or, cette condamnation atteignait l'élite de la théologie allemande vu que l'évêque de Munster avait approuvé l'ouvrage et que le célèbre exégète Faulhaber, évêque de Spire, lui avait prodigué les plus vifs éloges.

Mais cette attitude ne supprime pas les faits mis à jour par l'exégèse et la philologie indépendantes. Le faisceau de ces faits est aujourd'hui à tel point considérable que l'évolution ultérieure de la critique des Livres Saints est sans intérêt au point de vue des dogmatismes. Ses prétentions sombrent de toutes façons et on peut même dire que la déconvenue infligée à la tradition dogmatique par la critique des textes est à peine moins grave que celle qu'elle doit aux sciences naturelles. Du moment que l'on refuse de considérer la Commission Biblique romaine comme l'instance scientifique suprême et les foudres de l'Église comme des arguments péremptoires, l'on est obligé de reconnaître que, d'une façon générale, ni l'attribution exacte d'auteur, ni l'unité matérielle des divers livres canoniques, ni leur exactitude historique, ni l'intégrité de leur texte, ni la pureté et l'homogénéité de leur enseignement philosophique et moral n'ont résisté à l'analyse objective.

L'Ancien Testament, tout comme les livres saints des autres religions de l'humanité, apparaît nettement comme un lent travail de concrétisation. Ce travail est dû à des auteurs bien plus nombreux que ne l'admet l'orthodoxie

1. L'ouvrage du consultateur de la commission biblique, L. Fillion, *Les Étapes du Rationalisme dans ses attaques contre les Évangiles* (Paris 1911 ; P. Lethielleux, éditeur) est un exemple typique du genre qui consiste à se dispenser d'une démonstration probante des théories anciennes en étalant les lacunes et les erreurs dans l'œuvre des pionniers de la science nouvelle.

et il a été accompli à des époques très différentes, même pour les livres que la tradition a toujours considérés comme indivisibles.

En ce qui concerne le caractère propre du recueil qui forme la clef de voûte de la théogonie judéo-chrétienne, le Pentateuque attribué à Moïse, l'on ne peut plus contester sérieusement que celui-ci rentre dans la catégorie des écrits mythologiques. Les récits de sa première partie, la Genèse, sont à tels point naïfs et irréels, qu'ils ne fournissent même aucune indication qui soit de nature à diriger ou à éclaircir les investigations au sujet de l'origine et de l'histoire première de l'humanité. Ajoutons que l'exégèse hébraïque depuis le XVIII^e^ siècle veut y démêler des fragments les uns élohistes, les autres jahvistes, voire même des légendes babyloniennes, les uns et les autres juxtaposés plutôt que fusionnés et adaptés. L'on ne rencontre des « paillettes » d'histoire qu'à partir de l'Exode et du livre de Josué.

Il est à peine nécessaire de signaler combien la valeur morale et les conceptions éthiques des divers livres de l'Ancien Testament offrent des divergences notables et combien est effrayante la mentalité qui perce parfois au travers de leurs pages les plus sublimes. Cette constatation, dont la foi la plus robuste ne parvient pas à écarter l'évidence déprimante, fut toujours l'une des plus pénibles aux âmes pieuses et l'on ne comprend que trop bien les motifs qui ont fait interdire par l'Église catholique la lecture de l'Ancien Testament en langue vulgaire.

L'on peut négliger les tares de la rédaction qui, bien avant toute critique rationnelle, créèrent des inquiétudes et firent exclure certains livres comme apocryphes du canon des livres divinement révélés, sans qu'un accord complet sur cette sélection ait pu s'établir entre juifs, protestants et catholiques.

Considéré objectivement et abstraction faite de l'intérêt historique de ces derniers livres, l'Ancien Testament présente principalement un intérêt psychologique puissant en ce sens qu'il permet de constater d'une façon relativement complète l'évolution de l'idiosyncrasie intellectuelle et morale d'une race extrêmement curieuse. Cet intérêt est d'autant plus grand que les codes religieux des civilisations riveraines ne nous sont parvenus qu'à l'état de fragments informes et que la mentalité que l'Ancien Testament met en lumière, apparaît comme l'une des plus accentuées et des plus élevées qui soient. C'est ainsi que dans les psaumes, dans les prophètes, dans Job, l'on voit la pensée judaïque tenter l'épuration du sentiment religieux dans un effort admirable d'idéalisme national et s'exprimer tantôt avec une âpreté sublime, tantôt avec un charme pénétrant, sans dédaigner, comme dans le Cantique des Cantiques, l'exaltation la plus voluptueuse. L'on doit reconnaître également que les livres saints judéo-chrétiens, tout compte fait, offrent moins de verrues et de souillures que ceux d'autres religions.

L'anthropomorphisme de la race hébraïque n'empêche pas l'image qu'elle se faisait de Dieu, d'être la plus lumineuse de toutes celles qui aient été présentées à la vénération publique. La dureté de l'instinct de la race a trouvé dans les prophètes, à côté de quelques concessions inévitables, des avertissements d'une élévation frappante. Enfin, aujourd'hui encore, le décalogue resplendit au sommet de l'édifice moral et peu importe qu'il soit une synthèse dans laquelle les civilisations avoisinantes peuvent revendiquer leur part.

Néanmoins un sophisme seul peut déduire de cette supériorité une conclusion favorable à l'autorité divine du Pentateuque, des Prophètes et des autres livres saints hébraïques. Leur supériorité éthique existe, mais elle est ce qu'elle est, à savoir relative et non absolue, appropriée à l'évolution momentanée de la race et non essentielle. L'Ancien Testament dans son ensemble n'a rien ni de la sérénité parfaite ni de l'authenticité indiscutable que doit posséder une œuvre divine.

(*A suivre.*)

Communication d'un vrai croyant ayant vécu et pratiqué toute sa vie la doctrine spirite

Mes chers amis,

Combien je suis heureux de venir vous trouver en esprit, et vous dire quelle joie j'éprouve d'être délivré du poids de ma vie terrestre.

Quel bonheur d'être réuni à ma femme et à ma fille ! les chères bien-aimées étaient là à m'attendre, et elles m'ont aidé à me dégager, si bien que la mort n'a été pour moi qu'un court sommeil, d'où je me suis réveillé dans un monde splendide.

Mes chers enfants ont beaucoup de chagrin ; mais ils ont bien tort de me pleurer ; je suis maintenant tellement heureux ! Mes fils sont de bons enfants qui ont bien aimé leur vieux brave homme de père ; mais je ne leur manquerai plus guère, maintenant qu'ils ont leur vie toute tracée : qu'ils se consolent en pensant au grand bonheur que j'éprouve à me trouver au milieu des miens.

Que les doctrines spirites qui m'ont tant soutenu préparent l'âme à des joies infinies dont les bonheurs de la terre, même les plus grands, ne peuvent donner une idée !

Heureux l'homme qui a vécu avec une conscience pure ! Heureux celui qui a été la victime des autres ! Heureux l'exploité ! là-haut il reçoit le prix

de sa vie d'épreuves, et les misères de sa vie terrestre sont bien vite oubliées.

J'ai pu manquer de sens pratique dans ma vie ; mais le peu de bien que j'ai essayé de faire m'a plus servi que si j'avais entassé des millions.

Enfin je suis débordant de joie, et je vous remercie, chère madame, de me prêter votre concours ; si je puis vous être utile, je le ferai de tout mon pouvoir : vous aussi, vous avez une vie bien rude ; mais vous aussi vous aurez une belle part de Paradis.

Ma chère femme et ma fille chérie se joignent à moi pour vous envoyer à tous notre bon souvenir, et pour vous prendre à témoin de notre bonheur.

C. H., *docteur*.

6 décembre 1912 (7 jours après la mort).

JEAN REYNAUD

Lorsqu'on pénètre dans le cimetière du Père-Lachaise par la petite porte située à gauche de l'entrée principale, au coin de l'avenue de la République et du boulevard Ménilmontant, et qu'on suit, toujours dans le sens de l'avenue de la République, la grande allée qu'on trouve immédiatement devant soi, on ne tarde pas, après quelque cinquante ou soixante pas, à apercevoir sur la gauche un monument d'une simplicité émouvante. Sur une large et haute stèle de marbre se dresse en relief, semblant s'évader du tombeau, une blanche apparition, surmontée de cette inscription : IMMORTALITÉ. Au-dessous, cette autre inscription, qui figure en épigraphe sur l'œuvre maîtresse de Jean Reynaud, TERRE ET CIEL : *Transitoriis quære æterna* (Par les choses transitoires, cherche les éternelles). Puis, le médaillon de Jean Reynaud par David, ainsi que ces deux dates : 14 février 1806-28 juin 1863. Enfin, à gauche et à droite, ces deux autres sentences : *Quæ sursum sunt quærite* (Cherchez les choses qui sont en haut) ; *Quæ sursum sunt sapite* (Goûtez les choses d'en haut) (1).

Jean Reynaud, de même qu'Allan Kardec, naquit à Lyon, à peine deux ans plus tard. « Ses études, a écrit Henri Martin qui fut son ami, furent rapides et fécondes ; tout en manifestant dès son jeune âge le goût le plus vif pour les lettres et pour toutes les formes du beau, il tourna d'abord ses vues d'avenir vers les sciences, heureuse direction qui devait lui fournir les aliments et les instruments de sa pensée, et faire du savant l'utile serviteur du philosophe. Sorti au premier rang de l'école polytechnique, il était ingé-

(1) On peut voir également figurées la date de la naissance et celle du décès de Mme Jean Reynaud : 1814-1903.

nieur des mines en Corse au moment de la révolution de juillet. Il revint à Paris ; le saint-simonisme y venait de faire explosion ; il fut enveloppé dans ce grand et singulier mouvement qui prenait alors tant de jeunes intelligences par l'attrait du dogme de la perfectibilité du genre humain. L'école, cependant, prétendit devenir une *église ;* Jean Reynaud ne la suivit pas ; il suitta le saint-simonisme pour la démocratie ; il tâcha de reconstituer un groupe et un centre d'action intellectuelle avec les amis qui s'en étaient séparés en même temps que lui. Pierre Leroux, Carnot et lui reprirent des mains de Julien (de Paris) la *Revue encyclopédique ;* ce fut là que Pierre Leroux publia son remarquable *Essai sur la doctrine du progrès continu*, et Jean Reynaud le morceau si frappant de l'*Infinité des cieux*, germe de son grand livre de *Terre et Ciel*. Il fonda ensuite avec Pierre Leroux l'*Encyclopédie Nouvelle*, œuvre immense qui est restée inachevée. Le 24 février enleva le philosophe à ses paisibles travaux pour le jeter dans la politique active. Président de la commission des hautes études scientifiques et littéraires, puis sous-secrétaire d'État au ministère de l'Instruction publique, il élabora avec le ministre Carnot, un de ses plus anciens et de ses plus constants amis, des plans destinés à mettre l'instruction publique au niveau des institutions démocratiques. De l'Instruction publique transféré au Conseil d'État, Jean Reynaud y prit rapidement une autorité qui procédait de son caractère autant que de ses lumières, et, si court qu'y ait été son passage, il y laissa dans la mémoire des hommes spéciaux les plus éminents une impression ineffaçable. »

« De quelque point de vue que l'on juge ses doctrines, a dit Ernest Legouvé, un autre de ses plus intimes amis, son œuvre comme sa vie, a été éminemment religieuse ; car sa vie comme son œuvre, a été une des protestations les plus éloquentes contre le grand fléau qui nous menace : le scepticisme sous toutes ses formes. Nul n'a cru plus énergiquement à la personnalité divine, nul n'a cru plus énergiquement à la personnalité humaine, nul n'a aimé plus ardemment la liberté. Dans ce livre de *Terre et Ciel*, qui a creusé dès l'abord un sillon si profond, et dont la trace ira se marquant toujours davantage, dans ce livre respire un tel sentiment de l'infini, un tel sentiment de la présence divine, qu'on peut dire que Dieu y palpite à chaque page ! Et comment pourrait-il en être autrement quand celui qui les a écrites, ces pages, vivait toujours en présence de Dieu ! Nous le savons bien, nous tous qui l'avons connu, aimé, et dont le plus beau titre d'honneur est d'avoir été aimés par un tel homme. C'était une source de vie morale toujours jaillissante ; on ne pouvait pas s'approcher de lui sans être plus affermi dans le bien ; son visage seul était une leçon de droiture, d'honneur, de dévouement ; les âmes déchues se troublaient devant ce clair regard comme devant l'œil même de la justice. »

C'est en 1854 que Jean Reynaud publiait *Terre et Ciel*, ce livre dans lequel, devançant à la fois Camille Flammarion et André Pezzani, il discute pied à pied, soutient et démontre, avec une hauteur incomparable de langage, de science, de logique et de sagesse, la réalité de la pluralité de mondes habités et celle de la pluralité des existences de l'âme, cette double base sur laquelle Allan Kardec allait, à son tour, faire reposer l'édifice tout entier de la doctrine spirite.

Aussi nous a-t-il semblé qu'il appartenait aux disciples de cette doctrine de cette science éminemment française qu'est le néo-spiritualisme, lequel compte de si nombreux précurseurs depuis nos pères les Gaulois et depuis Jeanne d'Arc jusqu'à la pléiade de génies et de penseurs qui illustrèrent le XIX^e^ siècle, tels que Victor Hugo, Lamartine, Michelet, G. Sand, Fourier, Pierre Leroux, Jean Reynaud, etc., qu'il appartenait, dis-je, de faire revivre le chef d'œuvre qui, dans un chapitre sur l'immortalité, résume, d'une façon si grandiose, l'idéal poursuivi par tous ces penseurs.

Voici, en effet, ce qu'on peut lire dans ce chapitre de *Terre et Ciel* : « Pour jouir de notre immortalité en pleine lumière, il faut premièrement que nous sachions qui nous sommes, et c'est la contemplation de notre passé qui nous l'enseigne ; et cette contemplation fait même plus, car c'est elle qui, par la comparaison, nous fait goûter notre béatitude dans toute sa profondeur, en nous montrant, à côté de ce que nous sommes, ce que notre être a été... Méritons par nos efforts de nous élever à une position supérieure, et non seulement nous emporterons avec nous nos souvenirs actuels, mais la vivacité de notre vue percera peut-être jusqu'à des horizons qui, tout importants qu'ils soient, demeurent aujourd'hui perdus pour nous dans le lointain.

« Ainsi, pour former le complément de toutes les sublimités que nous pourrons dès à présent entrevoir dans l'ordre des existences du ciel, figurons-nous les trésors d'une mémoire enrichie par les souvenirs d'une longue suite d'existences, toutes différentes l'une de l'autre et toutes enchaînées cependant l'une à l'autre ; à cette merveilleuse guirlande de destinées, ajoutons la contemplation des conséquences produites par nos actions dans chacun des mondes que nous aurons successivement traversés ; entourés d'amis, reconnaissant en eux les compagnons éprouvés de tant de vicissitudes antérieures ; fortifions en un mot, dans toutes les directions, les élans de notre vie à travers les régions profondes du passé, et, dominant l'immensité de l'espace et de la durée, marions dignement notre propre histoire à l'histoire générale des mondes. En nous appliquant à réunir en imagination tout ce qui s'offre à nous sous les traits de la grandeur morale, loin d'être en danger de dépasser la mesure, ne sommes-nous pas certains, au contraire, de demeurer bien au-dessous de ce que réserve l'avenir aux âmes bienheureuses ! Et même, glorifier ainsi notre immortalité par le reflet de tous les attributs

de la Divinité, y compris la parfaite conscience qu'elle a d'elle-même, n'est-ce pas, en définitive, glorifier Dieu lui-même, qui, dès notre origine, nous a tous prédestinés à reproduire l'image de sa céleste vie ? Ministres de Dieu sur la terre, à la vue des divines empreintes qui se révèlent de toutes parts dans la substance de notre être, rappelons-nous donc sans cesse avec un légitime orgueil que les plus sublimes habitants des zônes les plus sublimes du ciel ne sont que nos frères aînés. »

N'est-ce pas là tout l'enseignement du spiritisme ?

De cet ouvrage, qui est malheureusement épuisé, nous publions aujourd'hui l'Introduction ; mais nous n'en resterons pas là et, dans l'intérêt de nos lecteurs comme dans celui de la propagande, nous en ferons paraître régulièrement chaque mois une série d'extraits, choisis parmi les plus importants.

ALGOL.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

TERRE ET CIEL

Par JEAN REYNAUD

Extraits choisis

INTRODUCTION

Après tant de méditations consacrées à la théorie des forces de l'âme et de la formation des idées, soit dans le cercle de l'individu, soit dans la succession des siècles, il est d'une stricte logique d'en venir enfin à ce qui concerne l'histoire même de l'âme. En admettant que les précédentes recherches aient réussi à nous instruire sur ce que cette substance est en elle-même, il nous reste à déterminer, plus à fond qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, quel est le vrai caractère de la résidence qu'elle occupe en ce moment, quels sont les précédents de son existence actuelle, les motifs et le but des misères qu'elle y endure, les lois de son mouvement à travers les temps sans fin qui suivent la mort, et ce n'est même qu'au moyen des progrès accomplis dans cette direction que l'on peut espérer de revenir plus tard, d'une manière profitable, aux premières études. En un mot, en consultant la philosophie elle-même, il semble manifeste que la théodicée, laissée jusqu'ici sur le second plan, tend à se placer maintenant au premier ; et dire théodicée, c'est dire, sous un nom plus libre, la théologie elle-même.

Par un coïncidence remarquable, en même temps que la science de l'âme aspire à se soumettre les champs de l'univers, afin d'y poursuivre, dans les phases variées de l'immortalité, l'objet qu'elle a en vue, la science de l'univers demande à se développer, de son côté, en attirant dans le domaine qu'elle cultive l'idée magique de la vie. Elle a commencé par étudier les corps célestes en eux-mêmes ; elle a pesé leurs masses, calculé leurs dimensions et celles de leurs orbites, déterminé leurs vitesses, reconnu, autant qu'il était possible de le faire de si loin et avec des instruments si imparfaits, les lois de leur géographie. Mais le résultat de tant de brillantes découvertes ne pourrait être que d'entraîner l'esprit humain à se demander : Qu'est-ce donc en définitive que tous ces globes ? Comment sont-ils peuplés ? Quels sont les rapports qui les unissent avec le nôtre ? N'y a-t-il entre les uns et les autres que les enchaînements de gravitation, de chaleur et de lumière dont les astronomes nous donnent la liste ? Ou bien, indépendamment de ces enchaînements matériels, n'existe-t-il pas, entre les êtres qui habitent les astres, d'invisibles liaisons qui unissent plus étroitement encore en un seul système toutes les parties de l'immense ouvrage ? Bref, l'astronomie, après s'être renfermée si longtemps dans les abstractions de la géométrie et de la mécanique, se trouve logiquement conduite à déboucher à son tour dans la théodicée : car, si les astres sont manifestement faits, comme celui où nous nous rencontrons aujourd'hui, pour servir de supports à des populations, il est indubitable que le gouvernement de Dieu sur les âmes doit former également partout le côté le plus important de leur histoire.

Cette coïncidence, qui porte les sciences morales et les sciences physiques à mettre fin à leur disjonction, pour ne pas dire à leur hostilité et à s'allier désormais en vue d'un idéal commun, suggère en même temps des ressources nouvelles dont la psychologie serait coupable de ne point user. Au delà de ses précédentes recherches sur l'âme considérée en elle-même, elle se voit invitée en effet à l'étudier dans les conditions extérieures de son existence : car les secrètes raisons de ces conditions sont justement les bases de son histoire. A quel régime se trouve-t-elle soumise en vertu des lois qui régissent la terre ? Quel est dès lors, au point de vue des destinées qui s'y accomplissent, le caractère de cet astre ? Quelles sont les variations dont son économie générale est susceptible ? De quelles facilités y jouissent-elles pour la construction et l'entretien des organes dont elles se servent ? Quelles sont les causes des inégalités qui se découvrent dans les circonstances préparées pour l'incarnation de chacune d'elles et sous l'influence desquelles chaque vie prend son cours ? Quelles sont celles des événements qu'elles subissent en dehors de toute provocation actuelle de leur part, tels que les souffrances du bas âge ou les morts prématurées ? Enfin, puisque l'immortalité s'accomplit dans le sein de l'univers et que le plan de l'univers nous est connu,

quelles conclusions peut-on tirer, relativement aux déplacements et aux habitudes extra-terrestres de ces mystérieuses substances, de la connaissance des lieux qu'elles sont appelées à pratiquer ? Voilà, pour ne pas insister sur cette matière plus qu'il n'en est ici besoin, une série de questions qui ne reposent en aucune façon sur la condition absolue de l'âme et qu'on pourrait presque nommer astronomiques, mais qui, se rattachant cependant au principe de l'âme par les plus intimes dépendances, sont excellemment propres à éclairer son histoire.

Il faut même remarquer combien il était difficile que la philosophie pût s'étendre avec sûreté sur le terrain dont il s'agit avant que l'astronomie lui en eût préparé les moyens. Réduite aux seules données de la métaphysique, il n'est pas à croire qu'elle eût jamais réussi à s'élever à la conception de la véritable architecture de l'univers, ni par conséquent à celle des lois de la circulation des vivants dans cette demeure infinie. Construisant le système du monde d'après les convenances de l'âme prises dans leur abstraction élémentaire, elle se serait vraisemblablement toujours arrêtée à la manière la plus simple de donner satisfaction à ces convenances ; et c'est ce qui s'est effectivement produit d'une manière bien sensible, dans l'antiquité et dans le moyen âge, quand les philosophes et les théologiens s'imaginaient que l'univers devait se partager tout uniment en trois régions fondamentales, conformément aux trois états fondamentaux de l'âme : l'état d'épreuve, l'état de punition, l'état de récompense.

Ce n'est que par une sage combinaison de tous les efforts que l'on peut espérer d'empêcher les imaginations de s'égarer sur ces questions difficiles. De même que, livrée à ses seules ressources, l'astronomie ne sait en quelque sorte nous peupler l'espace que de pierres en mouvement : de même, dans un isolement du même genre, la psychologie, ne spéculant que sur la spiritualité de l'âme, traite l'étendue avec la même indifférence que si l'univers était vide ; et la théodicée, ne visant qu'à assurer d'une part la répression et de l'autre la récompense, arrive de son côté, comme ne l'apprend que trop l'exemple des scolastiques, à immobiliser l'univers dans la dualité fantastique du paradis et de l'enfer. Mais instruite à la fois par la théodicée, qui lui enseigne que toute faute appelle réparation comme tout mérite appelle récompense ; par la psychologie, qui lui montre que l'activité est une propriété de l'âme aussi essentielle et aussi indéfectible que l'immortalité ; par l'astronomie qui lui fait voir l'étendue divisée en une suite innombrable de mondes habitables, et s'élevant, à l'aide de tous ces précédents réunis, au-dessus de la physique des astronomes, du spiritualisme des psychologues, de l'immuabilité finale des scolastiques, la théologie philosophique se trouve enfin en mesure de poser avec certitude son principe capital : la vie dans l'univers.

Après avoir reconnu que les études théologiques sont vraisemblablement sur le point de commencer une marche décisive vers les questions relatives au système de l'univers, on est naturellement conduit à se demander quel est, entre tous les génies des nations, celui auquel il est le plus probable que soit principalement destinée la tâche nouvelle. L'histoire nous montre, en effet, que le développement de la théologie s'est non seulement divisé dans la suite des temps en périodes distinctes, mais que, dans chacune de ces périodes, la présidence de l'esprit humain s'est toujours trouvée dévolue à une nationalité spéciale. L'unité de Dieu appartient au foyer de la Judée, la métaphysique de la Trinité et du Médiateur, à celui de la Grèce ; l'organisation de la hiérarchie et du culte, à celui de Rome : à qui appartiendra le dogme de l'immortalité ? Ce ne saurait être à cette puissance romaine qui, à son dernier concile, a si manifestement scellé son œuvre. Non seulement une telle prorogation constituerait, à l'égard de la loi de mutation qu'indique l'histoire, une anomalie que rien ne justifie ; mais il est sensible que le génie latin ne jouit, dans l'ordre des questions dont il s'agit aujourd'hui, d'aucune prédisposition spéciale. Ainsi que l'attestent tous ses actes dans l'antiquité et dans le moyen âge, s'il excelle aux choses de la terre et de la discipline, il est absolument inhabile à celles du ciel et de l'idéal. De plus, malgré toute l'agitation qu'il se donne, qui ne comprend, en voyant la société des intelligences se déployer en dehors de son empire, que son apparente activité n'est plus qu'une fièvre, et que sa décadence est, dès à présent, en train de s'effectuer ? Pour la tâche nouvelle, il faut une âme nouvelle ; et, à la suite de l'âme de la Judée, de l'âme de la Grèce, de l'âme de Rome, successivement épuisées, n'est-ce pas l'âme de la Gaule qui semble enfin providentiellement appelée ?

Comme la Judée à l'adoration de l'être absolu, comme la Grèce à la métaphysique, comme Rome à l'administration, la Gaule est instinctivement portée au goût de l'immortalité. C'est ce goût qui constitue, dès les temps anciens, aux yeux des autres nations, son caractère distinctif. Elle ne craint pas la mort, car, grâce aux sublimes inspirations de son génie, elle voit l'individualité se continuer indéfectiblement dans l'univers, et nulle part le sentiment de la vie ne règne au cœur de l'homme avec une aussi prodigieuse énergie. Mais, de même que les questions relatives à l'ordonnance générale de l'univers ne se présentent dans la série logique que postérieurement à celles qui touchent à la nature de Dieu et à ses relations avec la nature de l'homme, de même faut-il que la Gaule, pour prendre sur la scène de l'histoire la place qui lui convient, attende son temps. Aussi l'a-t-elle attendu, mais sans cesser de se préparer en secret à sa destinée, en s'assimilant, par une merveilleuse capacité d'éducation, tout ce qui s'est successivement produit de salutaire autour d'elle. Et même, à voir la prépondérance dont elle

jouit depuis plus de deux siècles dans les affaires spirituelles les plus considérables, il n'est plus permis de douter que ce temps ne soit venu. Les rayonnements de son génie plus libre et plus ouvert remplacent, dès à présent, devant l'élite des esprits, ce vieux génie romain dont la tyrannie et le terre-à-terre ont fini par fatiguer les nations. Déjà, d'inspiration, sans parti pris, et pour ainsi dire sans conscience de lui-même, ce génie nouveau est à l'œuvre que demande l'avenir : sa philosophie a réveillé, au XVII^e^ siècle, le principe sacré de l'individualité et de la raison, et, au XVIII^e^ elle est ouvertement entrée en guerre contre les systèmes surannés de cosmologie et d'histoire, dont, sur la foi de ses docteurs, s'était provisoirement payé le moyen âge. C'est là le mouvement qu'il s'agit actuellement de continuer, mais en pleine lumière. Il faut désormais que la France sente son droit, non seulement dans son présent, mais jusque dans ses origines. C'est ainsi que, se faisant jour à travers les sophismes et guidée par l'ange de sa race, elle marchera sans faillir dans les voies sublimes de sa destinée. Par là se vérifiera cette antique prédiction de ses druides, qui, animés, comme les prophètes d'Israël, par l'évidente supériorité de leur religion sur les religions d'alentour, annonçaient, même sous le glaive de Rome, que la Gaule était faite pour devenir à son tour la tête du monde. Comme le répète aujourd'hui encore, avec une indestructible espérance, le sang breton : Arthur n'est pas mort !

Telles sont, dans leur expression la plus simple, les considérations générales qui ont donné naissance à ce livre

Le livre se divise en deux parties : l'une concernant la terre, l'autre le ciel. La première s'ouvre par une étude d'astronomie comparée destinée à fixer la condition de la terre en elle-même et par rapport aux autres mondes du même groupe. L'examen des forces qui la régissent met en évidence, d'une part, la stabilité générale de son régime, d'où il résulte qu'une longue série de siècles s'offre à l'expansion de la race qui l'occupe, et, d'autre part, la singulière opposition qui existe entre ce régime et les convenances propres à sa race, d'où l'on conclut que l'astre en question est un lieu de souffrance, dont les duretés ne se tempèrent que moyennant peine et labeur. La seconde étude déduit des phénomènes de la géologie et de l'histoire le principe du développement progressif de la vie, qui, dans son application spéciale au genre humain, se traduit par celui du perfectionnement continuel des générations et de la diminution correspondante des tyrannies de la nature et de la société. La troisième étude a pour objet la recherche de la cause des maux constatés par les précédentes, et, amenée de la sorte à la question d'origine des âmes qui viennent s'incarner en ce monde, elle commence à soulever les voiles du mystérieux abîme sur lequel les portes de la terre donnent d'un côté par la naissance, comme de l'autre par la mort, et sans les demi-lueurs duquel l'histoire de l'homme reste inexplicable.

Devenue maîtresse, par ces premières études, de la connaissance de l'un des quartiers de l'univers, c'est vers l'univers, considéré dans son ensemble, que s'élance dès lors la spéculation. A l'aide des révélations de l'astronomie vivifiées par le grand principe de l'infinité, elle se porte d'abord à l'examen de ce magnifique appareil sidéral sur les proportions et l'ordonnance duquel le genre humain s'était si profondément trompé jusqu'à ces derniers temps; et, joignant à cette connaissance préliminaire le principe que la créature est l'image du Créateur, elle s'élève à déterminer les lois que doivent suivre dans le cours de leur immortalité, soit durant la période d'épreuve, soit durant celle de béatitude, les êtres qui circulent au sein de cette immensité. On en vient ainsi à prendre position contre les décisions de la scolastique touchant les purs esprits, et l'on établit que les êtres supérieurs faisant au fond le même usage que nous, bien que dans des conditions plus sublimes, du temps, de l'espace et des éléments matériels, les divers attributs psychologiques dont le moyen âge s'était ingéré de les revêtir sont tout aussi mal fondés que leur prétendu incorporéité.

Le livre se termine par un coup d'œil sur les opinions de l'Église touchant l'enfer, et, déployant dans toute sa portée le principe de la proportionnalité des délits et des peines, base naturelle du système pénal de l'univers, il conclut à la suppression du terme imaginaire de l'enfer; et, dès lors, n'y ayant dans l'univers d'autres pénitentiaires que des purgatoires, et la terre en étant un, l'ancienne trilogie, Terre, Ciel et Enfer, se trouve logiquement réduite à la dualité druidique Terre et Ciel.

En vue de donner aux controverses plus d'animation et de clarté, il a semblé avantageux de partager la matière entre deux interlocuteurs : l'un représente les opinions accréditées par la théologie du moyen âge, et particulièrement celles de saint Thomas et de Bossuet, que l'on peut regarder comme les deux autorités qui font foi le plus communément, l'autre, armé, sous le nom de philosophe, des libertés et des ressources de l'esprit moderne, pose les problèmes et met en avant les solutions qui paraissent les plus conformes aux inspirations de la science et de l'humanité.

(*A suivre.*)

Causeries Philosophiques

Caractères particuliers de l'Intelligence

Dans une précédente causerie, nous avons passé rapidement en revue les principaux caractères qui séparent les groupes de substances envisagés par notre hypothèse. Nous allons examiner maintenant, un peu plus en détail, quelques traits particuliers de l'Intelligence.

Celle-ci se distingue surtout des autres substances en ce qu'elle poursuit un but et que, suivant sa volonté, elle peut varier les moyens pour l'atteindre. La Matière, l'Énergie ne poursuivent pas de but ; elles ne produisent que des effets, toujours les mêmes dans les mêmes circonstances, et dénués de tout caractère volontaire. Le but poursuivi et les moyens employés pour l'atteindre permettent de reconnaître les productions de l'Intelligence et constituent un cachet distinctif de son intervention. C'est ainsi qu'un morceau de silex, peu différent d'un autre formé naturellement, révèlera cependant l'intervention de l'homme et son existence à l'époque très lointaine où ce silex a été travaillé. De même les produits de l'art et de l'industrie se distinguent des productions naturelles. On ne confondra pas un monument ancien, quel que soit l'état de ses ruines, avec des rochers que les éléments ont ciselés ; une pâtisserie quelconque avec un fruit naturel ; une brique ou une poterie avec un caillou.

L'homme, dans son travail, poursuit un but et il combine ses efforts pour l'atteindre. Ses ouvrages sont d'autant plus parfaits et coordonnés qu'il est plus intelligent. Suivant qu'il le sera plus ou moins, il pourra faire depuis les œuvres les plus simples jusqu'aux plus compliquées, depuis la chasse, l'élevage du bétail, l'agriculture, etc., jusqu'aux conceptions les plus élevées de l'art et de l'industrie. C'est ainsi que nous voyons, sous son action, se multiplier et s'améliorer les produits de la terre, fonctionner des usines, naviguer des bateaux, circuler des trains, transmettre la pensée de plus en plus loin et plus rapidement, etc., etc. Mais lorsque l'intelligence de l'homme n'intervient plus ou ne remplit pas le rôle qui lui est dévolu, le désordre et le cahos s'emparent de ses œuvres : le bétail dépérit, la terre produit de mauvaises herbes et des ronces, les usines tombent en ruine, les bateaux vont à la dérive, les trains déraillent ou ne circulent plus, les chemins deviennent impraticables, etc. Nous sommes fondés à conclure que tous ces ouvrages sont un produit de l'intelligence de l'homme puisqu'ils ne se font pas sans elle et qu'ils se détruisent ou disparaissent dès qu'elle n'intervient plus. Ce n'est pas à l'homme lui-même qu'ils sont dus car il ne saurait ni les produire ni les conserver s'il n'a pas l'intelligence voulue

Observons une automobile circulant dans les rues de Paris. Elle ralentit ou accélère sa marche, tourne tantôt à droite, tantôt à gauche, suivant que le commande l'état de la voie, évitant les autres voitures et les piétons et se conformant aux prescriptions réglementaires. Cela est-il dû à la perfection de son mécanisme? Nullement, car les pires accidents surviendraient si elle n'était pas dirigée par un bon conducteur. Ce n'est pas d'ailleurs le premier homme venu qui pourra la piloter avec adresse, mais seulement celui qui aura l'intelligence voulue pour cela, servie par une instruction suffisante. L'instruction, à elle seule, ne suffirait pas car toutes les intelligences ne sont pas également aptes à la recevoir.

Nous sommes ainsi amenés à admettre qu'il y a dans l'homme, outre la substance Matière, tombant directement sous nos sens, et la substance Énergie, tout aussi facilement observable sous forme de mouvement, de chaleur et même d'électricité, une autre substance : l'Intelligence, dont nous devons rechercher les propriétés sans les déduire de celles de la Matière ou de celles de l'Énergie.

L'Intelligence se manifeste non seulement dans l'homme, mais aussi chez les divers sujets du règne animal, car on les voit poursuivre un but par des moyens appropriés et variables, parfois plus surprenants que chez les humains.

Nous reconnaîtrons l'Intelligence à ses manifestations et nous ne supposerons pas qu'elle existe actuellement là où rien ne la révèle, comme dans le minéral ou dans le végétal. Mais nous ferons une distinction entre sa présence actuelle et agissante et les marques de son intervention à une époque quelconque dans le passé. Le minéral peut porter des traces de son intervention dans le passé sans attester sa présence actuelle.

L'Intelligence et ses œuvres. — Le présent et le passé

Chez l'homme et chez les animaux nous pouvons observer l'Intelligence en action. Nous sommes témoins des moyens qu'elle emploie pour parvenir à ses fins, de ses tâtonnements, de ses essais, parfois infructueux, et des résultats auxquels elle arrive. Elle est présente et agissante.

Mais, au lieu de la regarder agir, nous pouvons porter notre attention seulement sur ses ouvrages. Alors les tâtonnements paraissent moins, le caprice et la fantaisie s'effacent ; ce qui est imparfait disparaît vite parce qu'il est toujours en petite quantité; les produits semblables sont plus uniformes, ce qui n'exclut pas une riche diversité ; l'ordre et la méthode se remarquent bien souvent, et le but poursuivi peut généralement être saisi. Mais l'Intelligence n'est plus là ; son action s'est exercée dans un passé qui est plus ou moins éloigné. Les productions variées de l'art et de l'industrie témoignent toutes de son intervention ; elles ne témoignent pas de sa présence dans l'objet fabriqué.

Le temps n'efface pas le cachet particulier que l'Intelligence imprime à ses œuvres et permet de les distinguer des productions naturelles dues à des forces aveugles, agissant sans ordre, sans méthode et ne poursuivant pas de but. Un archéologue saura distinguer un silex, taillé pour servir d'arme ou d'outil, d'un éclat accidentel de la même pierre, bien que la préparation remonte à des milliers d'années. Il y reconnaît un but et il parvient dans bien des cas, mais pas toujours, à pénétrer les procédés mis en œuvre pour le réaliser. Il y a longtemps que les hommes qui ont taillé ce caillou ont disparu ; mais il porte toujours les traces de leur travail.

Dans un monument en ruine, quelque ancien qu'il puisse être, on remarque le plan de l'architecte, le travail des ouvriers dans l'appropriation et la mise en œuvre des matériaux, etc., à côté des dégradations occasionnées par les agents atmosphériques. L'architecte et les ouvriers ne sont plus là, il y a longtemps qu'ils ont disparu. Mais le monument porte toujours les traces de leur intervention.

Montpellier-le-Vieux, qui est un ensemble de roches simulant les ruines d'une ancienne cité, ne porte aucune trace de travail humain, mais seulement celle des forces aveugles qui ont façonné la roche, et aucun visiteur ne s'y trompe.

Les *Kjækken-Mædding* sont des débris de cuisine (coquillages et épluchures de fruits) qui révèlent le passage de l'homme, aux points où on les rencontre, à une époque très reculée. Ils ne présentent ni ordre ni beauté. Mais le but de ces dépôts se reconnaît à l'examen de la cause qui a pu les produire et qui ne peut être attribuée à des agents naturels. Ils nous apprennent que l'homme qui a passé par là s'est nourri de coquillages et de fruits et qu'il a laissé sur place les parties non comestibles. Il vivait en nombreuse société car les dépôts ont souvent une grande étendue, et sa station a duré longtemps car l'épaisseur des débris est parfois considérable. Les hommes qui ont formé ces dépôts ont disparu depuis bien longtemps ; mais les traces de leur passage et de certains côtés de leur mode d'existence et de nourriture sont restées.

De ceci nous voulons retenir qu'il convient de faire une démarcation entre l'Intelligence présente et agissante et d'autre part ses œuvres qui n'impliquent nullement sa présence, mais seulement son intervention dans un passé plus ou moins éloigné. Cette intervention est révélée de façons parfois bien diverses, mais qui aboutissent à trouver la trace d'une volonté poursuivant un but à l'encontre des forces aveugles qui, elles, n'ont pas de but.

Cette distinction nous permettra de comprendre, par exemple, que le règne végétal puisse être un produit de l'Intelligence sans que celle-ci soit présente dans les divers sujets qui composent ce règne. Elle nous permettra aussi de préciser le rôle de l'Intelligence dans la Nature et dans l'Univers

et de ne pas le confondre avec l'action des forces aveugles. Ce sera le sujet d'une prochaine causerie.

EDOUARD GUIBAL.

Suspension des mouvements du cœur

Le numéro du *Journal du Magnétisme et du Psychisme expérimental*, du mois de décembre dernier, contient un article de M. Henri Durville, ayant pour titre TRUCS DE PRESTIDIGITATION.

L'auteur se propose, dit-il, de dévoiler chaque mois quelques-uns des moyens employés par les faux sujets et faux médiums, pour faire croire à leur extraordinaire puissance. D'une manière générale, il a grandement raison. Mais, aussi étranges et aussi contraires aux lois de la physiologie que soient les phénomènes observés, il ne faut pas s'inscrire en faux contre eux systématiquement.

L'arrêt des battements du cœur, pense M. Henri Durville est impossible, et comme preuve, il cite le cas d'un faux sujet, qui, à l'instar des fakirs, présentait ce phénomène à volonté. Dans une séance, à *l'Apollo de Paris*, « des médecins connus, praticiens dont l'autorité fait loi, ont constaté le fait ; et quoique stupéfiant il n'était pas niable : « à volonté cet homme suspendait les battements de son pouls ».

M. Henri Durville, ne voulant pas se laisser prendre à cette supercherie, comme les médecins présents à la séance, a trouvé l'explication du phénomène, par le moyen très simple de la compression de l'artère humérale à son passage sous l'aisselle, à l'aide d'un coussinet *ad hoc* assez dur, pour que par la pression du bras, il puisse momentanément paralyser l'artère.

Dans ce cas, ce truc de prestigitation paraît évident, mais de là à conclure à une impossibilité aussi absolue que d'arrêter le cours du soleil, suivant l'expression de l'auteur de l'article, il y a un peu loin, et je puis étayer mon opinion, par les faits suivants :

Dans l'observation d'hystéro-démonopathie des religieuses d'Auxonne de 1662 (1) en outre des phénomènes de transmission de pensée, de suggestion mentale, de possession, d'anesthésie, de xénoglossie, constatés chez ces névropathes ; elles en présentaient encore un autre plus extraordinaire : elles pouvaient suspendre les pulsations du pouls dans un bras, et faire ensuite le transfert des battements du bras droit au bras gauche. Ce fait, constaté par l'évêque et plusieurs ecclésiastiques, « fut exécuté ponctuellement, en présence du médecin Morel, qui l'a reconnu et déposé ».

(1) Dupouy. *Psychologie morbide.*

Ce médecin faisait partie de la Commission des cinq docteurs en médecine Leroy, Cornet, Annat, Morel et Grandin, adjoints à l'archevêque de Toulouse et à l'archevêque de Reims, pour rendre compte au Garde des sceaux de l'affection nerveuse du cloître d'Auxonne.

Calmeil, dans son traité « La Folie » ajoute à propos de ce fait que : « l'influence de la volition sur la suspension des mouvements du cœur ne doit pas nous étonner absolument ; nous sommes habitués à voir les battements du cœur devenir précipités et tumultueux sous l'influence d'une idée, d'une passion, d'un sentiment, d'une impression émanés de l'encéphale où siège aussi le point de départ de la volition ; mais l'action du cerveau sur un tube artériel me paraît difficile à saisir... Voilà de quoi exercer la sagacité des physiologistes ! »

A l'appui de son opinion, mon ancien maître rappelle l'expérience de G. Cheyne (1), assisté du Dr Baynard, sur le colonel Townshend, qui possédait, dans les derniers temps de son existence, le pouvoir de suspendre les battements de son cœur et toute apparence de mouvement circulatoire. Le phénomène n'est donc pas impossible.

Conclusion. Nous devons être très prudents dans la constatation des phénomènes de psychisme expérimental, et nous défier des simulateurs et des faux médiums, mais il ne faut pas nier des faits, parce qu'ils paraissent en contradiction avec nos données scientifiques, et ne pas conclure d'un seul fait de supercherie à une règle générale.

Dr EDM. DUPOUY.

L'ÉVOLUTION DES SCIENCES PSYCHIQUES

(*Suite*)

XVI

La Magie

Les méthodes occultistes sont basées sur les correspondances entre les diverses parties de la création.

Ces correspondances sont en quelque sorte un point de répère dans l'étude des forces fluidiques.

On a cru longtemps aux influences planétaires ; c'est un reste de superst-

(1) G. Cheyne. *The englisch malady*, 1733.

tion, car si les planètes avaient une telle influence sur les êtres terrestres, il n'y aurait plus de place pour le libre arbitre et tout ne serait que mécanisme sur la terre.

L'astrologie a eu sa raison d'être lorsque les hommes se croyaient au centre de l'univers, mais l'astronomie moderne a remplacé l'astrologie, qui n'a plus de raison d'être maintenant.

Les correspondances étaient ainsi établies : si les végétaux d'une espèce avaient une similitude avec tel autre animal, par exemple, on concluait que ces deux sujets étaient sous la domination de telle planète, quoique cette planète n'y soit naturellement pour rien.

Dans les fraternités occultes, il était fait un grand emploi de symboles ; ceux-ci servaient à fixer l'attention et la pensée des membres et leur rappelaient sans cesse le but de la vie et la forme elle-même de la vie universelle de la création.

On appelait *magie blanche* l'art d'employer les fluides de l'Univers pour le bien : c'est en quelque sorte coopérer à l'œuvre de Dieu.

La pratique de la magie n'est pas facile, car il faut avoir une volonté de fer pour dominer les êtres qui gravitent dans ces fluides et que les occultistes appellent *élémentals*. Ces êtres n'ont pas été créés spécialement, ce sont tout simplement des esprits désincarnés comme nous tous avons été et serons ; seulement, pour les dominer, il faut être plus fort qu'eux et pour cela être meilleur qu'ils ne sont, car ils ne sont pas toujours en faible nombre et leurs passions les excitent contre quiconque veut les déranger.

De plus, l'orgueil humain est toujours prêt à se manifester et la puissance que l'on possède sur autrui lui donne un renouveau de force. Il est donc très mauvais de pratiquer la magie : la soumission à Dieu et la bienveillance envers tous sont les meilleurs moyens d'activer notre évolution sans nuire à celle des autres esprits incarnés ou désincarnés. De plus les sensitifs sont exposés à recevoir là de très mauvaises influences susceptibles de les incommoder gravement.

La *magie noire* est l'œuvre des esprits endurcis dans le mal ; elle pervertit les âmes incarnées et les pousse aux plus horribles spectacles, les messes noires, par exemple, où la luxure et l'orgie se donnent libre cours.

Les sorciers sont des hommes de morale nulle, faisant le mal pour le plaisir de faire le mal ; ils n'ont généralement ni instruction ni éducation, leurs seules connaissances sont les grimoires de magie noire et les talismans.

La nuit, le plus souvent, les sorciers prennent leur grimoire, appellent les démons ou mauvais esprits à leur aide et de toute leur pensée lancent leurs criminels esprits sur leurs malheureuses victimes.

Que faut-il donc faire pour se protéger ?

Si parfois l'on ressent des malaises inexpliqués, que l'on maigrisse sans raison, que les communications spirites montrent d'une façon continue de mauvaises influences, il est possible que quelqu'un vous veuille du mal et trouve une aide dans les mauvais esprits.

Il faut donc, pour se débarrasser de ces malaises et de ces mauvaises influences, avant tout s'améliorer, rejeter au loin les funestes passions, mener une vie pure, ne détester personne. Pratiquer la prière sincère et fervente, et brûler matin et soir encens et myrrhe, ce qui est très efficace.

Dans les cas graves, comme dans l'obsession, un médium guérisseur est utile, quoique le plus important soit l'amélioration morale et la purification mentale du patient.

Le charbon de bois ou la braise, absorbant les fluides impurs, placés sous le lit et brûlés le lendemain, annulent les mauvais effets fluidiques des envoûtements ; le sel a également la même propriété.

(*A suivre.*) M. J.

Fantôme Napolitain

RÊVE DE DÉPART

Nous avons la bonne fortune d'offrir à nos lecteurs ce premier extrait d'un nouvel ouvrage sous presse de notre distingué collaborateur, M. Boyer-Rediab.

Il paraît que la nature des rêves, en dehors des circonstances qui les ont provoqués, dépend beaucoup de la façon dont on se couche. La nuit dernière, en plein sommeil sur les deux omoplates, je me vis tout à coup environné d'eau et de montagnes. Je ne me sentais pourtant pas sur le point de me noyer, car je me serais réveillé en sursaut. Je me trouvais sur quelque chose de solide, en fer ; cela devenait un navire, un vaisseau avec des canons visibles. Puis, je regardai par-dessus les bastingages, et, dans le brouillard (car il y avait du brouillard, comme des voiles de crêpe sur cette rade), je distinguai vaguement d'autres cuirassés, étrangers ceux-là, d'après leurs pavillons d'arrière... Soudain, une sonnerie de clairons, puis des cris d'ordres, des coups de sifflets : « Chacun à son poste pour l'appareillage ! » — « Tiens, me dis-je, on appareille donc, et pour où ; dans quel port sommes-nous ici ? » Et j'escaladai la passerelle. Je parle au positif, car à ce moment-là j'étais si bien identifié dans mon rôle, que je croyais l'exécuter en vie normale.

Une vaste ville se révélait partiellement à mes regards curieux, malgré

l'humide nuage qui l'enveloppait, — un port du Nord, probablement, comme j'en avais vu autrefois. Mais non, voici que de minces tours pointues, des minarets gris surgissaient insensiblement par-dessus les maisons, comme des épingles émergeraient d'une pelote, poussées d'en-dessous par une invisible main. On eût dit de hautes aiguilles de glace, à côté de rondes mosquées en boules de neige ; car, par extraordinaire pour un pays musulman, il n'y avait pas de soleil dans l'air... C'était une grande ville ; Salonique, peut-être? Alors, je cherchai des souvenirs dans ma mémoire, des points de repères, et regardai dans la direction où je pensais retrouver la Tour Blanche, au faîte crénelé pour les canons. Rien, comme construction de ce genre; mais, à la place, une montagne, une colline abrupte couronnée d'un fort. — « Tiens, me dis-je encore, c'est le mont Pagus! » Mais alors, nous étions à Smyrne ! En effet, je distinguais maintenant les cyprès des grands cimetières, et, à l'autre extrémité de la ville, l'échancrure qui ouvre la route de Boudja, par derrière ce même mont Pagus. Je n'eus plus aucun doute, quand j'entendis le commandant crier de la passerelle : « Faites en arrière doucement, pour laisser passer le vapeur de Cordelio. » Mais, en suivant de ma jumelle la cheminée du petit courrier, j'aperçus une barque très effilée, un caïque d'où partaient des signaux dans notre direction. J'assujettis mieux ma longue vue, et je ne pus retenir un geste, un cri de surprise : « Dimitri ! C'est Dimitri ! » Et oui, c'était bien Dimitri, mon guide, puis le confident de mes projets durant mon séjour à Smyrne.

Dimitri m'interpellait maintenant, et je percevais ses paroles, car son caïque nous accostait. Il était tout environné d'un pullulement d'ailes blanches, de gros goélands qui tournaient, tournaient, tournaient, avec de longs croassements par-dessus sa tête, comme pour l'empêcher de monter et de se faire entendre... Je vins me poster à un sabord entre-bâillé de la batterie basse, pour me mettre en communication plus directe avec cet étrange messager, plus étrange encore à un pareil moment ; et, comme j'allais l'interroger : « C'est de Mme Margherita ! » me cria-t-il, en atténuant l'aigu de sa voix et en me montrant un chou d'étoffe orange. Enfin, en tendant nos bras, lui debout sur l'avant de son caïque, nos doigts purent se joindre. — « Il y a un billet, souffla Dimitri ; elle a écrit, la pauvre mesquine, n'osant venir elle-même par crainte de vous compromettre, *surtout depuis qu'elle est morte !* » Je crus que le malheureux était devenu complètement fou. Et je m'enfuis bien vite avec le précieux dépôt sur mon cœur, courant reprendre mon poste d'appareillage.

Smyrne se rapetissait derrière nous, sous un voile de plus en plus opaque. La petite barque s'était évanouie, toujours pourchassée par les tristes goélands dont l'obstination me semblait d'un sinistre augure à ce moment de départ, de départ définitif, sans retour possible de très longtemps; car mon

cuirassé ralliait Toulon où, sans le savoir encore, allait parvenir une dépêche me destinant au Congo fluvial.

... On venait de lancer les machines à la vitesse de route, et les clairons sonnaient pour rompre le poste d'appareillage. Le capitaine de vaisseau m'interpella : « C'est à vous, je crois, de prendre le quart ? » — « Oui, commandant, à vos ordres ! » sursautai-je. Et je me réveillai du même coup... car il était l'heure de me lever, de boucler mes valises pour ce voyage réel depuis si longtemps projeté, successivement retardé pour diverses causes ; ma visite à l'ardente Cité napolitaine où je vais tenter l'impossible, la folie de retrouver mon Inoubliable, dont le souvenir me tenaille comme un très cruel remords !

Depuis ce matin — et plus encore actuellement en route où je griffonne ces tristes lignes — j'ai repensé intensément à ma mie, à mon *fantôme*, lui parlant en moi, par le cœur plus que par le cerveau, d'âme à âme. Et j'ai refermé avec une incisive mélancolie, la petite cassette où je serre, sous de précieux fétiches, mes souvenirs les plus sacrés... Mais quand connaîtrai-je la véritable signification de mon rêve bizarre, surtout après l'inconcevable « communication » de Dimitri sur Margherita...

. . . . . .

BOYER-REBIAB.

CONGRÈS DE GENÈVE

Le IIe Congrès Spirite Universel, organisé par le Bureau International du Spiritisme, se tiendra à Genève du 11 au 14 mai 1913.

Les principales associations spirites nationales du monde entier y ont déjà donné leur adhésion et plusieurs d'entre elles ont fait connaître les noms de leurs délégués ; la Spiritualists' National Union de la Grande-Bretagne a désigné à cet effet son secrétaire, M. Hanson G. Hey, qui vient d'organiser d'une façon si brillante le Congrès international de Liverpool ; le Deutscher Spiritisten Verein sera représenté par ses directeurs, MM. Feilgenhauer frères, dont l'activité comme propagateurs du Spiritisme dans leurs pays est si universellement connue et appréciée ; la Société française d'étude des phénomènes psychiques enverra vraisemblablement à Genève son président, le célèbre écrivain spirite, Gabriel Delanne, accompagné de deux de ses collègues ; de l'Italie sont annoncées les participations du Dr Falcomer, de Venise, et du capitaine Chr. Volpi, de Rome, lequel s'est fait connaître par ses travaux sur la photographie spirite ; le National Spiritualists' Association des

États-Unis d'Amérique a confié l'honneur de siéger au Congrès en son nom au vénérable Dr J. Peebles de Los Angeles (Californie) qui, malgré ses quatre-vingt-dix ans passés, consacre toujours avec la même ardeur son grand talent d'orateur et d'écrivain à la défense des idées spirites.

Le programme du Congrès sera composé d'une partie déterminée comportant trois grandes questions, d'une partie libre dont les sujets seront choisis à volonté par les auteurs des communications et d'une partie administrative concernant l'organisation internationale.

Les trois questions formant l'objet théorique principal du Congrès seront les suivants :

A. — *Rôle du Spiritisme dans l'Évolution religieuse de l'Humanité.* — Sous-questions : Le Spiritisme est-il la religion scientifique universelle ? Quel est le rapport entre le Spiritisme et les autres religions existant actuellement ? Le Spiritisme peut-il être assimilé à un culte ?

B. — *La Pratique de la Médiumnité.* — Sous-questions : Que faut-il faire par rapport aux médiums professionnels ? Faut-il créer des écoles de médiums ? Faut-il provoquer une législation protectrice de la médiumnité ? Y a-t-il lieu d'organiser l'octroi régulier de diplômes pour médiums ?

C. — *La presse spirite.* — Sous questions : Comment la presse spirite doit elle être dirigée pour remplir de la façon la plus utile sa mission d'instruction, de perfectionnement et de propagande ? Est-il possible de créer un organisme universel d'informations spirites ? N'y a-t-il pas lieu d'examiner aux Congrès internationaux, les questions faisant l'objet de controverses entre journaux ou revues spirites ?

Pendant le séjour des Congressistes à Genève, on leur procurera l'occasion de visiter l'atelier du célèbre médium Hélène Smith ; on sait que les tableaux dus au talent médianimique de cette artiste et consacrés à illustrer la vie du Christ sont des œuvres d'une inspiration très pure et d'une facture réellement merveilleuse.

Une exposition internationale de peintures, aquarelles, pastels et dessins médianimiques ainsi qu'une exposition de photographies spirites seront ouvertes à Genève, pendant la durée du Congrès.

Les envois d'œuvres ou d'épreuves, accompagnées de certificats établissant leur authenticité ou de notices explicatives, doivent être adressés le plus tôt possible à M. A. Pauchard, 23, rue Tronchin, Genève.

Les adhésions personnelles au Congrès, ainsi que les communications ou travaux écrits, doivent parvenir à la même adresse ; ces travaux seront autant que possible rédigés en français, en anglais ou en espéranto, ou accompagnés d'un résumé dans l'une de ces trois langues.

des portraits de personnes qui n'ont pas posé se révèlent de la façon la plus inattendue sur certains clichés. Ici nous voici, de nouveau, dans le domaine du spiritisme, dont le commandant Darget, est un partisan convaincu — on pourrait dire orthodoxe, car il est de l'école d'Allan Kardec et de Léon Denis. A la fin de sa conférence il en résume la doctrine, d'ailleurs très belle, en termes d'une éloquence originale, empreinte d'une conviction profonde.

Le conférencier a été très sympathiquement accueilli, et l'auditoire s'est associé par ses applaudissements, aux félicitations qui lui ont été adressées par M. le colonel Collet qui présidait la séance.

CONFÉRENCE

Extrait de l'Écho de Paris du 19 janvier 1913.

Echo de Paris du 19 janvier 1913.

La science française à l'étranger.

Le commandant Darget, l'inventeur des rayons V, — les rayons vitaux, — vient de faire à Vienne, au « Club scientifique, » deux remarquables conférences sur ces nouvelles et curieuses radiations.

L'assistance était des plus brillantes et des plus nombreuses. Aux premiers rangs, on remarquait la princesse de Hohenlohe, la princesse de Thurn-et-Taxis, le prince de Lichtenstein, les princes Maximilien et Eric de Thurn-et-Taxis, M. Dumaine, ambassadeur de France, sir Leigthon Cartwright, ambassadeur d'Angleterre, le ministre de Suède, la baronne de Hamar-Nemespan, M. Crozier, ancien ambassadeur, la baronne Fœrster, les professeurs Schiff, Jellinck et de nombreux représentants des sociétés savantes austro-hongroises.

Le savant conférencier, qui révélait ainsi, sur les rives du Danube, une nouvelle découverte française, obtint un très vif succès.

Nous savons d'autre part que le commandant Darget a fait des expériences, concernant les rayons V, chez le Dr Schliff, un éminent professeur de l'Ecole de médecine de Vienne, en compagnie d'un autre docteur et de deux photographes qu'il avait appelés, et que ces expériences ont parfaitement réussi.

Le docteur Schliff a voulu opérer ensuite dans le bain révélateur au sujet de la coloration des pièces de monnaie provoquée par le rayonnement des doigts.

La pièce touchée par le commandant Darget a été colorée en rouge et l'empreinte sur le cliché était aussi bien venue que si on l'avait photographiée avec un appareil.

Celle touchée par un des deux photographes est restée blanche, mais assez bien imprimée ; la pièce mise comme témoin, non influencée par les doigts, n'a présenté que sa circonférence, sans impression de la figure.

LIVRES NOUVEAUX

De l'an 25.000 avant Jésus-Christ à nos jours par GASTON REVEL.
Fort volume in-8. Raisin. Prix : 7 fr.50 (Port en sus 0,50).

Cet important ouvrage, relatif aux *Incarnations passées d'une série de personnages*, est, en même temps, un précis hautement pratique de morale basée sur les lois de Réincarnation et de Karma.

En commentant les vies passées d'un groupe de personnes, l'auteur traite en passant et souvent de manière très détaillée, une foule de sujets très à l'ordre du jour tels que : Pouvoirs psychiques (clairvoyance, lecture des vies passées, dédoublement, psychométrie, etc...). — Développement des pouvoirs psychiques. — Astrologie. — Evolution des règnes. — Longévité. — Acquisition des qualités. — Sentier d'initiation. — Elixir de longue vie. — Intéressante théorie expliquant les prédictions. — Les sexes dans les Incarnations humaines. — Curieuse théorie sur l'amour. — Evolution des races. — Libre arbitre. — Talismans, etc... etc...

Ce livre sera probablement très discuté étant donné surtout que la sincérité de l'auteur ne saurait être suspectée. Quoi qu'il en soit, l'œuvre représente un travail prodigieux et ouvre des horizons étrangement nouveaux sur le but de la vie, sur l'invisible, sur nos origines. En fin de compte, une profonde et captivante philosophie se dégage de l'ensemble.

Pensée du mois de mars

O homme, recherche autour de toi les plaies à panser, les maux à guérir, les afflictions à consoler. Elargis les intelligences ; ramène les cœurs égarés ; associe les forces et les âmes. Travaille à bâtir la haute cité de paix et d'harmonie qui sera la cité d'amour, la cité de Dieu! Eclaire, relève, purifie! (*Léon Denis — La Destinée.*)

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN